

PQ
1981
DeNe

LA NUIT
AUX AVENTURES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, ET EN PROSE:

PAR M. DUMANIANT.

*Représentée pour la première fois , à Paris , sur le
Théâtre du Palais-Royal , le 7 Février 1787.*

Incidit in Scillam, dum vult evitare Caribdim.

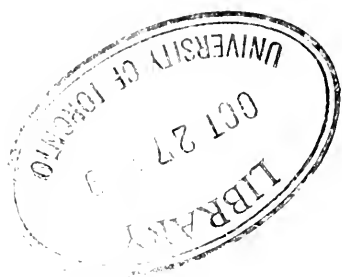
VIRG. Eneid.

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue
Galande, N^o. 64,

1787.



100
100
100

P R É F A C E.

LES personnes qui connoissent la Traduction de quelques Pièces du Théâtre Espagnol par M. Linguet, verront que j'ai emprunté plusieurs situations des deux premiers Actes de cette Comédie à Caldéron. J'avais fait cet Ouvrage en province, sans la moindre prétention. Un de mes amis, à qui je le communiquai, crut qu'il pourrait réussir sur la Scène Française avec quelques corrections & quelques coupures. Je ne connoissais à Paris que M. Courcelles, Acteur de la Comédie Italienne, & je lui adressai cette Pièce. Il la lut avec attention, & le jugement qu'il en porta, s'accorda avec celui de mon ami. Il me répondit qu'il avait communiqué ma Comédie à un homme de goût, qui, moyennant la moitié du bénéfice du produit des représentations, voudrait bien se charger de faire les corrections nécessaires. Je répondis à M. Courcelles, que l'Homme de goût pouvait faire à cette Comédie tous les changemens qu'il jugerait convenables, & que je consentais avec plaisir à l'association qu'il me pro-

posait. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que je m'inquiétasse beaucoup de la destinée de *la Nuit aux Aventures*. Il y avait déjà quelque temps que j'étais à Paris, & je songeais si peu à cette Comédie, que je ne fis pas difficulté, dans *Guerre Ouverte*, d'employer le moyen des malles; ce que je n'aurais pas fait, quoique les situations ne se ressemblassent aucunement, si jeusse pensé que *la Nuit aux Aventures* dût être jamais représentée sur le Théâtre du Palais-Royal.

Un beau jour cependant j'eus envie de savoir ce qu'était devenu mon Manuscrit. Je fus trouver M. Courcelles, qui, par hasard, se trouvait avec M. L**, qui était précisément l'Homme de goût en question. Je me félicitai d'être tombé en de si bonnes mains. M. L** me lut la Pièce telle qu'il l'avait raccommodée. Soit amour pour son propre Ouvrage, soit tort ou raison, je fus fâché qu'il eût mis la Pièce en vers: il me semblait qu'en acquérant quelquefois de la grace, elle y perdait presque toujours sa gaîté. Je regrettais sur-tout le personnage de Mosquito, que M. Beaulieu fait si bien valoir. Il me semblait qu'au second Acte, M. L** avait ajouté à

l'imbroglia au lieu de l'éclaircir. Cependant, comme dans le monde il faut avoir plus de politesse que d'amour-propre, je ne me plains point : au contraire, je félicitai de bon cœur M. L** sur un changement qu'il avait fait dans la distribution des scènes au premier Acte, & dont j'ai fait usage. J'aime à avouer que, sans ce changement, cet Acte-là eut pu courir le risque de produire moins d'effet. Les Comédiens Italiens ne furent sans doute pas plus contents que moi des corrections de M. L**, puisqu'ils ne se pressèrent pas de recevoir la pièce. Instruit de leur lenteur, j'écrivis à M. L** pour ravoir mon manuscrit. Il me le remit de bonne grace, *moyennant une légère rétribution de trois cents livres*, que je crus devoir lui payer pour le dédommager du temps qu'il avait perdu à versifier cette Pièce.

Quelques personnes mal instruites ont fait à M. L** l'injure de publier qu'il réclamait la Nuit aux Aventures comme un Ouvrage de son invention. Pour se justifier auprès de moi (& je n'en avais pas besoin), M. L** m'a signé un billet, par lequel il déclare n'avoir eu d'autre part à cette Comédie que

celle de l'avoir mise en vers , & d'y avoir fait quelques changemens. Ce billet est entre mes mains , & je puis le montrer à ceux qui l'accusent d'une supposition dont un Homme de Lettres , tel que lui , ne peut être capable.

M. L** n'est pas le seul à qui j'aie dû des changemens heureux. A la première représentation , le Public m'en indiqua plusieurs , auxquels je me suis soumis de bonne grace , & je m'en suis bien trouvé. J'avoue cependant que je regrette de n'avoir pas montré le *Corrégidor* une seconde fois avec le caractère que je lui avois donné. Des Amateurs de l'ancienne Comédie m'ont grondé très-sérieusement d'avoir cédé trop vite aux murmures de ceux à qui ce personnage avait déplu. Ils m'ont assuré qu'on aurait fini par s'y accoutumer , & par le trouver théâtral. Il leur semblait qu'un homme qui se plaint d'avoir l'ouïe un peu dure , qui cependant entend très-bien quelqu'un qui lui offre de l'or en parlant très-bas , & qui ne l'entend plus lorsqu'il le lui redemande en criant ; il leur semblait , dis-je , qu'un pareil personnage n'était pas sans comique. J'ai rencontré dans ma vie plus d'un sourd volontaire , & pourquoi ne jouerait-on

pas ce ridicule tout comme un autre ? Je fais que la Magistrature Française n'offre point de modèle de mon Corrégidor , mais aussi la scène n'est point en France. Le Sage , dans son Roman de Gil-Blas , s'est bien permis des plaisanteries plus fortes sur la Justice Espagnole , sans que personne se soit avisé de le trouver mauvais. Les convenances d'un Roman & celles du Théâtre sont absolument différentes , je le fais aussi : mais si les Etrangers ne nous épargnent pas dans leurs Pièces , nous pouvons bien quelquefois prendre la même liberté dans les nôtres. Ces misères-là ne tirent point à conséquence.

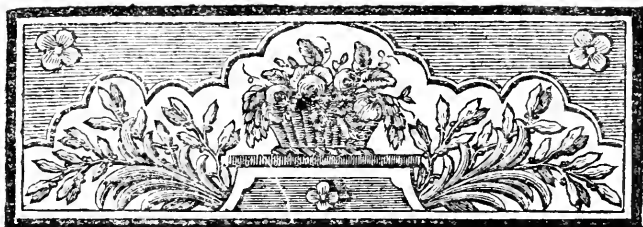
Au reste , l'accueil que le Public fait à cette Comédie , telle qu'elle est maintenant , est trop flatteur pour que je veuille récriminer sur son jugement. On m'a fait grace , en faveur de quelques scènes heureuses , de bien des défauts que j'aurais fait disparaître , si je l'avais pu. Chacun ne peut produire que selon la mesure de talent qu'il a reçu de la Nature. Ce n'est pas ma faute , si je n'en ai pas davantage , & l'on n'aurait rien à reprocher à la Nuit aux Aventures , si le zèle & l'envie de bien faire pouvaient tenir lieu d'esprit & de génie.

PERSONNAGES. ACTEURS.

	Messieurs,
DON LOUIS, Officier Supérieur de la Marine Espagnole. Habit bleu, paremens rouges, large galon d'or, cocarde rouge :	<i>Dumaniant.</i>
LE MARQUIS DE FONTROSE, jeune Officier Français : uniforme de Cheval-leger :	<i>St.-Clair.</i>
D. LAMBINOS : ancien costume Espagnol noir, passe-poil rouge.	<i>Duval.</i>
D. JUAN, fils de D. Lambinos ; en frac écarlate, cocarde rouge au chapeau.	<i>Vidini.</i>
LE CORRÉGIDOR ; en robe courte, fraise & grosse perruque.	<i>Maillé.</i>
FRONTIN, Valet de Fontrose, en frac gris, chapeau uni.	<i>Bordier.</i>
FABIO, Valet de D. Juan, mis à-peu-près comme Frontin.	<i>Boucher.</i>
MOSQUITO, Postillon de D. Lambinos ; en veste écarlate galonnée en argent, à bouffettes de couleur jaune, cheveux plats.	<i>Beaulieu.</i>
JACQUES VERROUX, Geolier, veste brune à grandes manches pendantes.	<i>Michot.</i>
LA GRIFFE, Chef de Records ; en uniforme bleu & cocarde rouge.	<i>Noël.</i>
PREMIER LAQUAIS, parlant.	<i>Fiat.</i>
DEUXIEME LAQUAIS, parlant.	<i>Brunet.</i>
UN PORTEFAIX.	<i>Ossard.</i>
DONA ELEONORE, fille de D. Louis, en fourreau blanc.	<i>Mlles.</i>
INÈS, Suivante de Dona Eléonore.	<i>Tabraïse.</i>
	<i>Fiat.</i>
<i>Personnages muets.</i>	
UN GREFFIER.	
TROIS PORTEFAIX.	
UN GARÇON du Geolier.	
DES RECORDS.	
DEUX HOMMES portant des flambeaux.	

La Scène est à Madrid. Les deux premiers Actes se passent dans la Maison de D. Louis ; & le troisieme dans la Prison.

Nota. Les positions des Acteurs sont indiquées en tête de chaque Scène.



LA NUIT AUX AVENTURES ,

O U

LES DEUX MORTS VIVANTS ,

C O M É D I E .



A C T E P R E M I E R .

Le Théâtre représente un Sallon , un Cabinet de chaque côté à la seconde coulisse ; une Table avec une bougie dessus ; une porte au fond du Sallon , qui est celle d'entrée , & qui ferme à clef.

SCENE PREMIÈRE.

INÈS, seule , avec un flambeau à la main. Elle regarde dans le cabinet du côté du Roi , & revient poser son flambeau sur la table.

ELLE est vraiment sortie. Toute seule ? La nuit ? Sans me rien dire ! Il y a quelque amourette ..
A

en campagne , & l'on m'en fait un mystère ! Ah ! Ma chère Maitresse , cela n'est pas bien , en vérité ; vos secrets sont mon bien , & me les taire , c'est me mettre dans le cas de vous les dérober. Elle est sans doute au bal avec sa cousine. C'est cela. Le père , qui n'aime plus à danser , & qui aime à dormir , n'aura pas voulu l'y conduire. Nos deux étourdies y sont incognito. Ce domino , qu'elle a fait faire ces jours passés. Le beau mystère !.... Ne valait-il pas mieux me mettre de la partie ? — On se défie de moi ! On dirait que je suis une babillarde.... Cependant , si je voulais me venger , je n'aurais qu'à dire cela au père. Dom Louis aime sa fille , mais c'est le Seigneur de Madrid le plus délicat sur l'honneur. — Un cœur de Roi , mais vif , emporté. — Ah ! le voici. Que veut-il , à l'heure qu'il est. Saurait-il.... Je ne fais que penser.

S C E N E I I.

I N È S , D. L O U I S.

D. LOUIS, *venant du fond , une lettre à la main.*

I N È S , il faut que je parle à ma fille.

I N È S.

Que lui dire ?

D. L O U I S.

Où est-elle ?

I N È S.

Monsieur....

C O M É D I E.

D. L O U I S.

Tu as un air embarrassé.

I N È S.

C'est.... qu'elle est malade.

D. L O U I S.

Ma fille malade !.... vite, un Médecin. Que je la voye , cette chère enfant.

I N È S.

Oh ! ce n'est rien.

D. L O U I S.

En ce cas , ce que je vais lui annoncer lui rendra la santé tout de suite.

I N È S.

Ah ! Monsieur , ne la réveillez pas. Une migraine horrible.....

D. L O U I S.

Ce que je vais lui apprendre la fera cesser.

I N È S.

Qu'est-ce donc ? Il faudrait que ce fût quelque chose de bien intéressant.

D. L O U I S.

Je t'en réponds. C'est une de ces choses qui réjouissent toujours les filles.

I N È S.

Je meurs d'impatience. Dites-moi donc ?

D. L O U I S.

Tu ne devines pas ? C'est de mariage que je veux lui parler.

4 LA NUIT AUX AVENTURES,

I N È S.

Ah ! vous avez raison ; mais une nouvelle comme celle-là , annoncée subitement..... la joie , jointe à l'agitation de son sang..... tout cela pourrait causer une révolution..... Vous ne la mariez pas ce soir ? Elle le saura tout aussi bien demain.

D. L O U I S.

On n'apprend jamais trop tôt ce qui peut faire plaisir.

I N È S.

Je la préparerai par degré à votre visite. Mais à qui la mariez-vous ?

D. L O U I S.

Elle ne t'en a rien dit.

I N È S.

Oh ! non. Dona Eléonore est d'une discrétion....

D. L O U I S.

C'est une fille..... unique.

I N È S.

Elle n'est pas comme les autres. Je ne fais jamais rien de ses petites affaires.

D. L O U I S.

Te le dire , c'eût été l'apprendre à tout Madrid.

I N È S.

Bien obligée , Monsieur.

D. L O U I S.

A présent , je n'en fais plus un mystère.

I N È S.

Vous allez donc me nommer le prétendu ?

COMEDIE.

5

D. LOUIS.

Je t'ai souvent parlé du Marquis de Fontrose.

INÈS.

Ce Seigneur Français qui vous sauva la vie au siège de Gibraltar.

D. LOUIS.

En exposant la sienne pour moi, qu'il connoissoit à peine.

INÈS.

Oh ! ce sont de braves gens que ces Français ?

D. LOUIS.

En vain voulus-je lui donner des marques de ma reconnoissance : je ne pus lui faire accepter que mon amitié ; mais ma fille m'acquittera envers mon bienfaiteur.

INÈS.

Vous donnez Mademoiselle à ce vieux Seigneur ?

D. LOUIS,

Non ; mais à son fils qui est brave comme son père , généreux comme tous les militaires de sa nation , beau comme ma fille , & qui la rendra aussi heureuse que je desiro qu'elle le soit.

INÈS.

Vous avez raison , voilà une charmante nouvelle pour Dona Eléonore.

D. LOUIS.

Je reçois dans l'instant un courrier dépêché par le père ; il me presse de conclure cette union. Ce Domestique m'a appris que le fils de mon

6 LA NUIT AUX AVENTURES,

ami est depuis huit jours *incognito* à Madrid. Il cheche à voir Dona Eléonore sans en être connu. Il la croit peut-être laide, & moi je veux, sous un nom supposé, la lui faire voir, le punir de sa défiance, le tourmenter un instant, & le rendre ensuite heureux à jamais. J'ai pour cela à me concerter avec ma fille. Entrons chez elle. Sa migraine est peut-être dissipée.

I N È S.

Ah ! Monsieur, arrêtez. Vous l'aimez tant ! Voudriez - vous courir les risques de l'incommoder ?

D. L O U I S.

Cette considération suffit pour modérer mon impatience. Allons, je remonte chez moi. Mais, Inès, conçois - tu ma félicité ? Resserrer par les liens du sang les nœuds de l'amitié la plus forte ; & faire le bonheur de ma bonne, de ma chère Eléonore en l'unissant au seul homme qui soit digne de la posséder.

(Il sort par le fond.)

S C E N E III.

I N È S, seule.

Q U E je suis heureuse d'avoir pu le détourner d'entrer chez sa fille ! & quand je la sers avec tant d'adresse & de fidélité, devrait-elle avoir quelque secret pour moi ? Oh ! je suis trop bonne, en vérité.

SCENE IV.

ÉLÉONORE, INÈS.

D. ELEONORE, *entrant précipitamment ,
un domino à la main.*

SERRE vite ce *domino*, ma chère Inès, & que personne dans la maison ne se doute que je suis sortie.

INÈS.

Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

D. ELEONORE.

Je suis encore toute troublée.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ?

D. ELEONORE.

Je ne sçais si j'aurai la force de te le raconter. Ce soir, à peine étais-tu dehors de mon appartement, que ma cousine est venue me chercher pour aller au bal. J'avais accepté sa proposition avec plaisir; la mère de son hôtesse devait nous y accompagner. C'était la troisième fois que nous y allions ensemble, sans qu'on s'en fût douté. J'écoutais les fleurettes d'un cavalier masqué, très-spirituel, qui, à chaque fois avait semblé me chercher avec empressement, lorsque Dona Laure s'approchant de moi, m'a dit : « Sauvons-nous, » ma chère amie, Dom Juan, je crois, nous a » reconnues ». Tu sçais, Inès, qu'il aime ma

cousine ; tu sçais combien il est jaloux & capable de faire une esclandre. Pour éviter ses poursuites , nous avons saisi le moment où la foule nous séparait de lui , nous avons gagné la porte ; & pour mieux détourner ses soupçons , nous avons pris le chemin qui mène au Mançanarès. Nous marchions à grands pas , lorsque Laure effrayée , a cru reconnoître son jaloux. Elle a redoublé de vitesse en s'écriant : *Qui me sauvera d'un barbare !* Alors un inconnu s'est présenté. Il a couru au-devant de Dom Juan ; ils ont mis l'épée à la main , & à la faveur des ténèbres , nous avons regagné , elle son auberge , & moi notre maison , où j'arrive plus morte que vive.

I N È S.

Voilà ce que c'est que de courir les aventures.

D. E L E O N O R E.

Epargne - moi tes reproches ; ceux que je me fais sont affreux. Heureusement j'ai trouvé la grande porte ouverte , & dans ma frayeur j'ai oublié de la fermer. Ah ! je n'en puis plus.

I N È S.

Du courage , ma chère Maitresse , on ne vous a point reconnue , voilà l'essentiel. Si l'on vous soupçonne , je déposerai pour vous. Je soutiendrai que vous n'avez pas quitté votre appartement. Nous prouverons l'*alibi* , oui , l'*alibi*. C'est le mot , avec un peu de hardiesse on sort d'un mauvais pas.

D. E L E O N O R E.

Je suis toute tremblante.

COMEDIE.

INÈS.

J'ai de la fermeté.

D. ELEONORE.

Je n'oserais mentir.

INÈS.

Je mentirai pour vous.

D. ELEONORE.

Mais s'il est arrivé un malheur à Dom Juan ?

INÈS.

Tant pis pour lui. Pourquoi s'avise-t-il d'être jaloux , & de courir après les masques ?

SCENE V.

FONTROSE, INÈS, ÉLÉONORE.

FONTROSE, *venant du fond, & l'épée à la main.*

MADAME, si la beauté & la pitié peuvent aller ensemble, ne me refusez pas votre compassion, & sauvez une vie contre laquelle les destins paraissent aujourd'hui conjurés.

D. ELÉNORE.

Je ne suis pas la seule malheureuse ! comptez sur mon secours, s'il peut vous être utile.

LA GRIFFE, *en dehors.*

Il est ici, venez tous.

D. ELEONORE.

Ciel ! qu'entends-je ?

INÈS *montre à Fontrose le cabinet qui est à sa droite , & dont la porte est ouverte. Il s'y jette avec précipitation , & ferme la porte sur lui.*

Jetez-vous dans ce cabinet.

SCENE VI.

INÈS, LAGRIFFE, D. ÉLÉONORE.

LA GRIFFE, *à ses gens qui sont à la porte , mais en dehors.*

RESTEZ là ; vous autres. (*à Dona Eleonore.*)
Pardon , Madame , si j'entre ainsi chez vous. Un inconnu vient d'affaffiner votre cousin.

D. ELEONORE.

Il est mort.

LA GRIFFE.

On a vu le coupable entrer , en fuyant , dans votre maison. Ne pourriez-vous pas nous dire où il est ?

D. ELEONORE.

Oui , Monsieur , je l'ai vu. Il s'est présenté à la porte de cet appartement ; mais y trouvant du monde , il est retourné sur ses pas , & je l'ai vu descendre dans le jardin.

LA GRIFFE.

Allons , enfans , vite au jardin.

SCENE VII.

INÈS, D. ÉLÉONORE.

INÈS.
QUEL bonheur ! ils s'en vont.

D. ÉLÉONORE.

Ma chère Inès, va vite fermer la porte, (*allant au cabinet où est Fontrose.*) Sortez, Monsieur. Je ne puis revenir de ma frayeur.

SCENE VIII.

FONTROSE *sortant du cabinet*, D. ÉLÉONORE,
INÈS.

D. ÉLÉONORE.
VOUS avez entendu ?

FONTROSE.

Hélas ! oui, Madame.

D. ÉLÉONORE.

Vous voyez, Monsieur, ce que je fais pour vous. On vous accuse d'être l'assassin de mon parent. Les apparences qui semblent vous condamner, son sang qui demandent vengeance, tout a cédé à la parole que je venais de vous donner. Tâchez d'échapper aux poursuites de ma famille, & fasse le Ciel, qu'après vous avoir préservé d'un premier danger, je n'aye pas le chagrin de vous voir tomber entre les mains de vos persécuteurs.

F O N T R O S E .

Tant de générosité me pénètre sans m'étonner. Il n'appartient qu'à votre sexe d'unir les graces à la vertu & à l'indulgence ; mais je renoncerais à la protection que vous venez de m'accorder , si vous pouviez me soupçonner du crime dont on m'accuse. La beauté doit secourir l'innocence ; mais l'odieux assassin ne doit trouver aucun asyle. Daignez me permettre un mot pour ma justification. Je suis Français , depuis huit jours seulement je suis à Madrid , mon nom est Fontrose.

I N Ê S .

Fontrose !

D. E L E O N O R E . } ensemble.

Fontrose !

F O N T R O S E .

Serais-je connu de vous ?

D. E L E O N O R E .

Continuez , Monsieur , votre récit peut m'intéresser plus que vous ne pensez.

F O N T R O S E .

J'étais venu à Madrid pour unir mon sort à celui de la fille d'un des premiers Officiers de la Marine Espagnole , Dom Louis de Gormas.

I N Ê S , à part à Dona Eléonore.

C'est le prétendu.

D. E L E O N O R E .

Qu'entends-je ?

F O N T R O S E .

Avant d'obtenir la main de Dona Eleonore ,

je voulais chercher les moyens de la voir, sans en être connu. Elle est riche, on pourrait me soupçonner d'un vil intérêt ; elle est belle, on l'aime, sans doute, & son cœur prévenu pour un autre, pourrait ferrer avec douleur ces nœuds formés par son père, & j'ai cru devoir lui sauver les chagrins d'obéir à regret, en partant, même sans me découvrir, si mes soins ne pouvaient parvenir à lui plaire.

D. E L É O N O R E.

Rien de plus généreux sans doute, & ce procédé délicat ne peut manquer de flatter Dona Eléonore, si jamais il est connu d'elle. Avez-vous commencé à mettre à exécution ce projet estimable ?

F O N T R O S E.

Hélas ! Madame, un seul instant a produit d'étranges révolutions dans mon cœur, & le sort m'a montré qu'il aime à se jouer des vaines résolutions des hommes. Dans l'espoir de voir Dona Eléonore sans en être connu, j'ai profité de l'occasion de ces fêtes brillantes, où l'on voit réuni tout ce que Madrid renferme de beautés. Un ami, qui a long-temps habité cette ville, m'y accompagnait. Un de ces hasards assez ordinaire dans ces assemblées tumultueuses, m'a mis à portée de rendre un léger service à une jeune personne en domino rose.

D. E L É O N O R E, *bas à Inès.*

C'est mon inconnu.

F O N T R O S E.

Les libertés que le masque autorise ont engagé

entre nous une conversation assez vive. Jamais on ne dit des choses obligeantes avec autant d'esprit. Pour être une personne accomplie, il ne lui faut qu'une figure comme la vôtre ; (*Fontrose semble examiner Dona Eléonore avec plus d'attention.*) & même.... je crois voir.... Je vous avoue que je n'ai pu l'entendre sans émotion. J'ai cherché l'occasion de revoir mon aimable inconnue : j'ai revolé deux jours de suite dans le même lieu. Le même habillement me l'a fait aisément reconnaître : mais mon cœur l'eût deviné sous tous les travestissemens imaginables. Le son enchanteur de sa voix, ses gestes, ses expressions, tous ces riens à qui elle prête des charmes, m'ont enchaîné à elle pour jamais ; & j'ai senti que je l'adorerais, quand elle ferait sans beauté ; & qu'une femme peut aisément s'en passer, quand elle y supplée par autant d'aménité, de graces & d'esprit.

INÈS, *bas à Dona Eléonore.*

Ce portrait ne vous déplaît pas. Hem !

D. ELÉONORE.

Et cette inconnue, vous ne savez qui elle peut être ?

FONTROSE, *avec vivacité.*

La plus aimable des femmes ! — Pardon, Madame, j'oubliais que je vous vois ; mais un je ne fais quoi..... un certain rapport.....

INÈS.

Allez, allez, Monsieur, ma maîtresse n'est point jalouse des éloges que vous faites de la Dame au domino rose. N'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

FONTROSE.

La nature a pourvu à ce que Madame ne portât envie à personne.

D. ELÉONORE.

Ce langage ne me surprend point dans un Français. Mais achevez de m'instruire.

INÈS.

Je suis curieuse de savoir ce qu'est devenue la Dame au domino rose.

FONTROSE.

Dans l'instant où je goûtais tout le plaisir de l'entendre, une jeune personne en domino blanc est accourue, lui a parlé à l'oreille, & l'une & l'autre se sont échappées avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement involontaire, la crainte qu'il ne leur arrivât quelque accident, un pressentiment secret, que fais-je enfin, tout m'a engagé à les suivre. Elles n'avaient pas fait deux cents pas, qu'elles ont redoublé de vitesse en jettant un grand cri. J'ai volé à leur secours : un homme, qui paraissait fort en colère, s'attachait à leur poursuite. J'ai compris qu'elles le craignaient : jettant masque & domino, j'ai couru à sa rencontre ; j'ai voulu lui parler : il a mis l'épée à la main sans daigner m'écouter. L'obscurité, qui rendait l'adresse inutile, lui a sans doute été plus funeste qu'à moi. En cherchant à parer les coups qu'il me portait, je suis tombé à la renverse ; mais, en me relevant, je l'ai sans doute atteint d'un coup dangereux : il m'a semblé l'entendre tomber lui-même dans le Mançanarès, auprès duquel notre combat s'était passé. La garde, qu'avait attirée le bruit de

mes armes, m'a empêché de le secourir, & m'a forcé à chercher mon salut dans la fuite ; & , sans votre généreux secours , je devenais la victime d'une aventure où je suis plus malheureux que coupable.

S C E N E I X.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS,
D. LOUIS *en dehors.*

D. LOUIS.

OUVRE, ouvre, Inès.

INÈS.

Rentrez chez vous, Mademoiselle.

(*Eléonore va au cabinet à sa gauche, Fontrose fait quelques pas pour la suivre ; Inès, qui se trouve entre les deux, lui fait faire un demi-tour, & lui montre le cabinet où il a déjà été.*)

Et vous, Monsieur, ici, s'il vous plaît.

(*Fontrose entre dans le cabinet, & Inès va ouvrir à D. Louis. Tout cela s'exécute avec la plus grande vivacité.*)



SCENE X.

SCENE X.

D. LOUIS, INÈS.

D. LOUIS, *en robe de chambre.***P**AS encore couchée?

INÈS.

J'y allais. Et vous, Monsieur?

D. LOUIS.

On vient de m'éveiller en sursaut. Des gens entrent dans mon appartement, furètent par-tout; je les prends pour des voleurs; je me lève, je les charge, & les imbécilles me laissent tout le loisir de les rosser à mon aise, avant de m'instruire qu'ils sont Archers de la Justice, & qu'ils cherchent un homme qui vient d'assassiner mon neveu.

INÈS.

On n'a pas assassiné votre neveu.

D. LOUIS.

Que me disent donc ces marauds-là?

INÈS.

Il s'est battu.

D. LOUIS.

Battu! à la bonne heure. Et d'où fais-tu cela?

INÈS.

J'étais..... sortie : j'ai vu la dispute..... Votre neveu avait tort.

D. LOUIS.

N'importe. On dit que son adversaire s'est sauvé dans ma maison. Que tous mes gens se mettent

B

sur pied , qu'on cherche par-tout. Holà ! hé !
Quelqu'un.

INÈS.

Hé ! Monsieur , laissez ce vilain métier aux gens
qui sont payés pour le faire. Ce n'est pas ainsi que
se venge un Gentilhomme.

D. LOUIS.

Tu as raison. Que mon beau-frère , dont le
sang est plus tranquille , poursuive juridiquement
le meurtre de son fils : pour moi , si je rencontre
le coupable , je fais ce qu'il me reste à faire.

INÈS.

Je vous reconnais , Monsieur.

D. LOUIS.

Mon cher beau-frère ! Il dort tranquillement ,
sans doute , pendant que l'événement le plus
affreux va porter la désolation dans sa famille.
Je vais lui écrire cette nouvelle. Je suis curieux
de savoir si cela pourra l'émouvoir. Il y a de
l'encre & du papier dans ce cabinet. (*Il va à la
porte du cabinet.*) Il est fermé ?

INÈS, *se fouillant.*

Oui , Monsieur. Je ne fais ce que j'ai fait de
la clef.

D. LOUIS.

Il n'y a qu'à jeter la porte en dedans.

INÈS.

Au lieu d'écrire , n'est-il pas plus court de faire
dire à Don Lambinos de passer tout de suite ici ?

D. LOUIS.

Ah ! j'oubliais.... Il doit cette nuit même

retourner dans ses terres. S'il était parti, il ne saurait cela que demain matin, & les affaires veulent être menées chaudement. Holà ! Lorenzo, Farugo ?

INÈS.

Vous allez éveiller Mademoiselle.

D. LOUIS.

Allons : je vais m'habiller, j'irai moi-même. Ma présence peut lui être nécessaire. Je pourrai l'aider de mes conseils, le consoler peut-être. J'y vole. Dans une pareille aventure, on ne saurait mettre trop de zèle & d'activité.

(Il sort.)

SCENE XI.

INÈS, FONTROSE, D. ÉLÉONORE.

(D. Eléonore sort du cabinet, Inès va au cabinet où est Fontrose.)

D. ELÉONORE, paraissant à demi.

IL est parti ?

INÈS.

Sortez, Monsieur.

FONTROSE.

Permettez, Madame, que je m'éloigne, & que je vous garantisse du danger où vient de vous exposer votre bonté pour moi.

D. ELÉONORE.

Vous me faites frémir.

F O N T R O S E.

Mais , en vous quittant , ne puis-je savoir à qui je dois la liberté dont je jouis ? & m'interdiriez-vous la douceur de pouvoir un jour vous en témoigner ma reconnaissance ?

D. E L É O N O R E.

Votre franchise doit exciter la mienne. Je suis Dona Eléonore.

F O N T R O S E.

La fille de Dom Louis de Gormas ? Quelle rencontre !

D. E L É O N O R E.

Votre père sauva autrefois la vie au mien. J'ai le bonheur d'être utile au fils de notre bienfaiteur , & je rends grace au sort de m'en avoir fourni l'occasion.

F O N T R O S E.

On m'avait commandé de vous aimer ; Madame , il m'eût suffi de vous voir ; vos yeux en donnent l'ordre. Ah ! pourquoi..... ?

D. E L É O N O R E , *l'interrompant.*

J'entends. La Dame au domino rose....

I N È S.

Nous n'avons pas le temps de pousser l'épreuve plus loin. La coquetterie , l'amour-propre des femmes se plaisent à ces détours , se nourrissent de ces louanges que l'on peut écouter sans rougir ; mais le cas exige promptitude & sincérité. Oui , Monsieur , vous rencontrez dans votre bienfaitrice Dona Eléonore & la Dame au domino rose , cette femme si spirituelle qui peut se passer de beauté. Vous lui pardonnerez , sans doute , d'avoir quelque

agrément , & vous ne lui saurez pas plus mauvais gré du plaisir qu'elle a pris à la conversation de l'inconnu du bal.

F O N T R O S E.

Q'entends-je ? Quelle aventure étonnante !
Quoi , Mademoiselle ?

D. E L É O N O R E.

Je lui ai tout raconté.

I N É S.

Et Mademoiselle acquittera sans peine la dette de son père.

F O N T R O S E.

La fortune m'accable & de maux & de biens. Je pourrais obtenir la plus aimable des femmes , & un événement aussi cruel que malheureux va m'en séparer à jamais.

I N É S.

Voilà bien les amans : ils portent tout à l'extrême. Mais je vois plus de bien que de mal dans cette aventure. On veut vous marier ensemble , vous êtes disposés à vous aimer , il n'y pas de malheur là. Mademoiselle va au bal , on l'insulte , vous la défendez : c'est le devoir de tout loyal Chevalier. Vous tuez l'agresseur , c'est tant pis pour lui : c'est un cousin ; mais ce n'est pas votre faute. On vous poursuit , vous échappez. Celle qui fut cause de votre querelle vous donne un asyle & vous sauve : elle le devait , tout est dans l'ordre. Mais il faut que tout ceci soit un secret entre nous trois. Vous n'êtes pas connu pour l'auteur de la mort de Dom Juan : demain présentez-vous chez Dom Louis de Gornas , & croyez que

B 3

le malheur de son neveu ne l'empêchera pas de consentir au bonheur de sa fille, & d'acquitter les dettes de son cœur.

D. ELÉONORE.

Ce conseil est fort bon ; mais l'exécution en est difficile.

INÈS, *passant entre les deux.*

Difficile ! du tout. J'y ai songé, & mes réflexions sont aussi sûres que rapides. Je vais voir dehors s'il n'y a personne dans la rue, Monsieur gagnera son logis à la faveur des ténèbres ; sinon, je saurai lui trouver un asyle impénétrable, en attendant le moment de le faire évader.

D. ELÉONORE.

Quel asyle ?

INÈS.

L'appartement de votre frère.

D. ELÉONORE.

Il serait bien caché ! Les gens de la maison le traversent sans cesse.

INÈS.

C'est que vous ne savez pas que la grande cheminée du salon est tournante ; qu'elle ouvre un passage dans un petit cabinet isolé, dont la porte est barrée par la bibliothèque de votre père. Cette retraite obscure n'était connue que de votre frère & de votre cousin : le hasard m'en fit faire la découverte. Votre frère ne reviendra pas de Catalogne ; & votre cousin, de l'autre monde, pour trahir notre secret.

FONTROSE.

Je préfère le parti de la retraite. Mes dangers ne

sont rien. La réputation de Dona Eléonore m'est plus précieuse que ma vie ; & , si un hasard me faisait rencontrer chez elle , songez donc aux interprétations que la malignité ne manquerait pas de faire.

I N È S.

On laisse interpréter, l'on épouse, & le bonheur dédommage de la calomnie. Examinons si l'instant est favorable pour votre retraite : sinon vous êtes mon prisonnier, & comptez que je ne serai votre geolière que pour vous sauver l'ennui d'en avoir qui auraient moins de complaisance.

(*Elle sort.*)

S C È N E X I I.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE.

FONTROSE.

DONA ÉLÉONORE me permet donc de me présenter chez son père.

D. ÉLÉONORE.

Si elle avait le droit de vous en prier, elle en userait. Elle n'a que celui de vous reprocher de ne l'avoir pas fait plutôt.

FONTROSE.

Je sens mes torts, & mon bonheur est parfait, si vous les oubliez.

B 4

S C È N E X I I I.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS.

I N È S.

LA nuit est des plus obscures. Il est possible de sortir sans être apperçu. Cependant j'entends encore du bruit dans les cours.

F O N T R O S E.

Tout doit céder à la crainte de l'exposer.

D. É L É O N O R E.

Ah! Monsieur, je frémis.

F O N T R O S E.

Adieu, Madame.

S C È N E X I V.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS,
MOSQUITO.

MOSQUITO *entre comme Fontrose va sortir.*

HE BIEN ! me voilà, vous autres.

D. E L E O N O R E.

Le Valet de mon oncle ! il vous a vu. Que faire ?

I N È S *à part à Dona Eléonore.*

Il ne le connaît pas.

M O S Q U I T O.

Pardine ! je vien d'avoir une fière peur.

I N È S.

Tu n'es pas le seul.

M O S Q U I T O.

Là bas dans la cour , il y a un tas d'azguafils...

D. E L E O N O R E à Fontrose qui se tient
 toujours derrière elle. Inès va fermer la
 porte.

Ah ! Ciel ! ne sortez pas.

M O S Q U I T O.

Je venais ici , moi. Vlà t'y pas qu'un grand co-
 quin qui devait être bien laid , car il avait une
 vilaine voix , m'a sauté dessus. Il criait comme
 un enragé , c'est lui , c'est lui ; à moi , camara-
 des. Eh ! oui , c'est Mosquito , que j'ai dit. — Mos-
 quito , le postillon de Don Lambinos ? — Eh !
 oui , Monsieur — Eh ! va-t-en donc , animal , nous
 t'avons pris pour l'étranger qui a tué le fils de ton
 maître. Pardine ! vous êtes une grande bête , que
 je lui ai fait. Là dessus il m'a poussé de toute sa
 force , m'a régélé d'une paire de coups de pied....
 Oh ! ça , de main de maître ; & vite , j'ai pris la
 poudre d'escampette , & me voilà.

I N È S.

Te voilà , c'est bien fait ; mais , va-t-en , nous
 voulons nous coucher..

M O S Q U I T O.

C'est aussi pour ça que je viens ici , moi.

I N È S.

Comment ? Pour ça ?

M O S Q U I T O.

Eh ! oui, & mon maître aussi.

I N È S.

Quel galimathias nous fais-tu ? Expliques-toi donc.

M O S Q U I T O.

N'y a pas de galimathias , & c'est bien clair. Don Lambinos, sa fille, Rosine & moi, nous sommes tous quatre à la rue.

I N È S.

A la rue ?

M O S Q U I T O.

Nous devions partir cette nuit. Nous avions quitté & payé notre auberge ; un Anglais était avec son monde dans nos lits, mon maître & sa compagnie en voiture, moi à cheval tout botté ; déjà on disait, fouette postillon, quand voilà qu'on nous apprend qu'on a tué Don Juan. Mon maître se prend à dire, c'est-y possible ? Moi, je reste tout ébahi. Les autres descendent de carosse, les gens de la poste emmènent mon cheval ; comme je n'ai pas voulu aller à l'écurie, j'en suis descendu ; & , pendant qu'ils sont là-bas à diviser sur ça, je suis venu ici. Je vous ai donné la préférence, parce que je ne connais personne autre dans la ville.

I N È S, à *Dona Eléonore*.

Il faut le renvoyer.... (*haut.*) Veux-tu rendre un grand service à ton maître & à nous aussi ?

M O S Q U I T O.

Ça va sans dire.

I N È S.

Les Alguazils font là-bas ?

M O S Q U I T O.

Pardine ! oui , prêts à se jeter sur le premier venu , & à l'étriller comme il faut , comme ils m'ont fait à moi.

I N È S.

Il faut le leur pardonner , ils t'ont pris pour un autre ; mais ils n'en veulent qu'à celui qui a tué Don Juan. Il faut le leur faire prendre.

M O S Q U I T O.

Je ne demande pas mieux : car ce pauvre Don Juan me donnait toujours la pièce ; & à présent qu'il est mort ; il ne me donnera plus rien. Ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler , au moins , mais c'est que c'était un si bon maître ; un peu vif , à la vérité , mais le cœur excellent ; & je parie bien que ça ne ferait pas arrivé à son domestique , ce vilain Fabio , qui ne fait que me battre & me dire des sottises.

I N È S.

Voilà une occasion de te venger. Ce Monsieur que tu vois là , est venu nous apprendre à l'instant que l'auteur de cette action est caché dans notre remise.

M O S Q U I T O.

Pardine ! si j'avais sçu ça plutôt ? Il faut vite le dire à ces autres , pour qu'ils laissent les passants tranquilles , (*criant*) Messieurs ? Messieurs ?

I N È S.

Tais-toi donc. Ils entreraient ici.

M O S Q U I T O.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

I N È S.

Cela nous fait à nous. Il ne faut pas qu'on sache que c'est Monsieur qui nous a donné cet avis.

D. E L E O N O R E.

Et sur tout, garde-toi de dire à mon père que tu l'as vu chez moi.

M O S Q U I T O, à Inès, *mystérieusement*.

Ah ! ah ! est-ce que c'est quelqu'un de ces gens qui vont voir les Demoiselles, quand les pères n'y sont pas ?

I N È S, avec embarras.

Eh ! non, animal C'est... que c'est un étranger.... que Don Louis connaît pourtant.... C'est qu'il vient de Catalogne.

M O S Q U I T O.

Il aura peut-être vu Don Henri, le frère de Dona Eléonore ?

I N È S, *idem*.

Oui, il l'a vu.... Mais.... tu ne fais pas ?

M O S Q U I T O, *saluant Fontrose*.

Il se porte bien ?

I N È S.

Au contraire—Il est mort—Une lettre....

M O S Q U I T O.

Que Don Henri a écrite ?

I N È S.

Benêt ! puisqu'il est mort.... Mais son Colonel... Ce Monsieur vient ici porter cette nouvelle.—Il

ne faut pas dire cela à Don Louis. — S'il le voyait seulement, il s'en douterait. — Tant de malheurs à la fois. — Tu sens bien nos raisons?

MOSQUITO.

Oh ! je comprends bien que je ne vous comprends pas. Mais que puis-je faire à tout cela?

D. ELÉONORE.

Mon cher Mosquito, voilà dix piastras fortes, pour aller dire aux Alguazils que le meurtrier de Don Juan est là-bas dans la remise. Rends-moi ce service, pour me tirer de l'inquiétude où je suis.

MOSQUITO.

J'y vas, Mademoiselle, & tout de suite. C'est bien à la remise. Allez, Mamzelle, soyez tranquille, c'est tout comme s'il était pris. (*Il sort, en répétant entre les dents :*) A la remise, à la remise.

SCÈNE XV.

FONTROSE, D. ELÉONORE, INES.

D. ELÉONORE.

JAMAIS aventure ne fut aussi cruelle !

INÈS, *passant entre les deux.*

Il ne s'agit pas de soupirer & de se plaindre : le danger est pressant, il faut courir vite au remède. Suivez-moi, Monsieur, je vais par un escalier dérobé vous mener dans un lieu d'où vous pourrez braver vos ennemis & leurs recherches.

D. ELÉONORE.

Ah ! que je crains ?

FONTROSE.

Calmez vos inquiétudes. Mes dangers me sont chers. Sans eux j'ignorerais l'intérêt que vous daignez prendre à mon sort.

INÈS.

Rassurez-vous , ma chère Maitresse ; rassurez-vous. Je réponds de Monsieur. Il est sous ma conduite , & sous la fauve-garde de l'amour.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

Le Théâtre représente un Sallon avec une grande cheminée tournante dans le fond, & deux portes à droite & à gauche de la cheminée.

S C E N E P R E M I E R E.

FONTROSE, INÈS.

INÈS, *passant la première, un flambeau à la main : elle le pose sur la table, qui est au fond du côté de la Reine.*

DEPUIS le départ de Don Henri, le frère de Dona Eléonore, cette chambre ci n'est guère habitée. Dom Louis la traverse quelquefois pour aller à sa bibliothèque; mais il n'y a pas d'apparence que l'envie de lire l'aille prendre au milieu de la nuit. Cependant, si vous entendiez le moindre bruit, vous pourriez vous réfugier derrière cette cheminée tournante. Personne dans cette maison ne connaît cette retraite, & si vous n'y trouvez pas toutes les commodités de la vie, vous y rencontrerez, ce qui a bien son prix dans ce moment, un asyle aussi sûr que tranquille.

FONTROSE.

Je saurai reconnaître vos soins généreux.

INÈS.

Fi donc ! ne me parlez pas de récompense , vous m'ôteriez tout le plaisir que j'ai à vous rendre service.

FONTROSE.

Ces sentimens font votre éloge.

INÈS.

Adieu , Monsieur , nous ne vous laisserons pas à vos réflexions , & , dès que nous le pourrons , nous viendrons adoucir les ennuis de votre solitude.

FONTROSE.

Un mot encore. Daignez envoyer à l'hôtel-de-France , où je loge , quelqu'un de confiance pour dire à mon valet-de-chambre qu'il soit sans alarmes sur mon sort. Il était auprès de moi lors de mon aventure , & ne me voyant pas revenir , je craindrais que son inquiétude ou son indiscretion ne vinssent à découvrir ce que j'ai tant d'intérêt à cacher.

INÈS.

Vous avez raison. Un seul mot imprudemment lâché pourrait tout perdre. Je me charge du soin de l'aller trouver moi-même. C'est à l'hôtel-de-France ?

FONTROSE.

Oui.

INÈS.

Il se nomme ?

FONTROSE.

Frontin.

D. LOUIS , *en dehors.*

Venez donc : venez donc. C'est ici.

INÈS.

INÈS.

Ah ! Qu'entends-je ? Aurait-on découvert ?
Cachez-vous , Seigneur Fontrose.

(*Fontrose passe derrière la cheminée qui tourne sur un pivot. Inès a l'air de chercher quelque chose.*)

SCENE II.

INÈS , D. LOUIS.

D. LOUIS , *un flambeau à la main : il le pose sur la table.*

QUE fais-tu là ?

INÈS.

Rien. J'y cherchais la clef du cabinet , que je croyais y avoir perdue.

D. LOUIS.

Tu la chercheras une autre fois. Retires-toi dans ta chambre. Je cède cet appartement à Dom Lambinos.

INÈS , *à part.*

Quel contre-temps ! (*Haut.*) Donnez-lui plutôt la chambre de Mademoiselle.

D. LOUIS.

Eh bien , oui ! Déloger ma fille pour les autres ! J'aime mon beau-frere sans doute , mais , ne lui en déplaît , ma fille m'est encore plus chère que lui. Elle partage son appartement avec sa cousine , & c'est bien assez.

INÈS.

Les égards qu'on doit aux étrangers.....

C

D. L O U I S.

Qu'appelles-tu , étranger ? Mon beau-frère ! Oh ! je ne suis pas avec lui sur le ton de la cérémonie : d'ailleurs , cet appartement n'est-il pas commode ? Le cabinet à droite sera pour son domestique ; cette chambre , pour lui : il y trouvera un petit lit assez passable , où tous les jours je fais la méridienne. S'il ne peut pas dormir , je lui mettrai entre les mains un excellent Traité sur la Tactique , que j'ai enrichi de notes , de réflexions ! & embelli d'un Commentaire.

I N È S.

S'il ne dort pas alors , ce ne sera pas votre faute. (*à part.*) Et notre pauvre prisonnier , ne le voilà pas mal !

D. L O U I S.

Où s'est-il donc arrêté , cet original ? Il agit comme il parle , tout par poids & par mesure. Vas lui dire que je l'attends pour l'installer.

I N È S.

Dom Lambinos ? Je n'ai jamais eu l'honneur de le voir.

D. L O U I S.

Tu le trouveras au bas de l'escalier. Tu le reconnâtras à son air pensif , à sa démarche lente & compassée , à sa gravité taciturne.

I N È S , *à demi-voix.*

Ah ! si je pouvais l'informer ?

D. L O U I S.

Rien n'est si facile. Quoiqu'il parle peu , il entend à merveille.

INÈS.

Comment faire !

D. LOUIS.

Hé ! vas donc. Ils sont tous d'accord pour m'impatienter.

INÈS , *prend un flambeau en s'en allant.*

Ah ! pauvre malheureux ! te voilà bien logé !
(Elle sort par la porte à droite des Spectateurs.)

SCENE III.

D. LOUIS.

ELLE est folle , cette fille. Quel intérêt va-t-elle s'ingérer de prendre à mon beau-frère , qu'elle ne connaît pas encore ?

SCENE IV.

D. LOUIS , D. LAMBINOS , UN DOMESTIQUE.

(Le Domestique , un flambeau à la main , passe devant Lambinos , qu'il éclaire : ensuite il entre dans la chambre que D. Louis a indiqué devoir être celle de D. Lambinos , & qui est celle à droite des Spectateurs. Il en sort un instant après sans flambeau.)

D. LOUIS.

EH ! arrivez donc.

D. LAMBINOS.

J'arrive.

D. LOUIS.

Voulez-vous vous coucher ?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Voulez-vous passer la nuit à lire ?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Que voulez-vous donc faire ?

D. LAMBINOS.

Réfléchir.

D. LOUIS.

Vous en avez sujet. Vous perdez un fils unique.

D. LAMBINOS.

J'en suis fâché.

D. LOUIS.

Quel est votre dessein ?

D. LAMBINOS.

De me venger ?

D. LOUIS.

C'est naturel. L'honneur l'exige : il faut chercher le coupable.....

D. LAMBINOS.

L'arrêter.

D. LOUIS.

Et puis en champ clos.....

D. LAMBINOS.

Vieux préjugé.

D. LOUIS.

Quoi donc ?

D. L A M B I N O S.

Le faire pendre.

D. L O U I S.

Le faire pendre ! Et si c'est un Gentilhomme ?

D. L A M B I N O S.

Décapiter.

D. L O U I S.

Hum ! quel homme vous êtes ! Quand on m'a offensé , je me venge tout de suite dans le moment où mon sang bout encore de colère ; mais , quand j'ai dormi , je pardonne ; & je mourrais de chagrin , si j'avais confié à la justice la punition d'une faute que l'étourderie ou le hafard seul a fait commettre.

D. L A M B I N O S.

Abus !

D. L O U I S.

Vous n'avez donc jamais senti le plaisir qu'il y a à s'acquérir par la clémence le cœur d'un ennemi ?

D. L A M B I N O S.

Jamais.

D. L O U I S.

Et , quand votre vengeance est satisfaite , qu'éprouvez-vous ?

D. L A M B I N O S.

Je jouis.

D. L O U I S.

Que je vous plains !

D. L A M B I N O S.

Vous êtes libre.

D. L O U I S.

Quels tristes plaisirs !

38 LA NUIT AUX AVENTURES,

D. L A M B I N O S.

Ce sont les miens.

D. L O U I S.

Quel homme !

D. L A M B I N O S.

Adieu.

D. L O U I S.

Si vous ne pouvez pas dormir, & que vous
veuilliez prendre l'air, allez sur la terrasse au bout
du corridor.

D. L A M B I N O S.

C'est bon.

(Il entre dans la chambre indiquée.)

S C E N E V.

D. L O U I S, seul.

A H ! quel homme ! Quel caractère vindicatif !
Que je plains ceux qui peuvent avoir besoin de
son indulgence ! Le plaisir de faire punir l'auteur
de la mort de son fils le consolerait, je crois, de
sa perte.



SCÈNE VI.

MOSQUITO, D. LOUIS.

MOSQUITO, *accourant du dehors.***I**L est pris ! Il est pris !

D. LOUIS.

Qu'as-tu donc à crier de la sorte ?

MOSQUITO.

Il est pris, vous dis-je ; voilà mon argent gagné.

D. LOUIS.

Qui est pris, animal ?

MOSQUITO.

Pardine, celui qui a tué Don Juan.

SCÈNE VII.

D. LOUIS, MOSQUITO, FRONTIN,
LA GRIFFE, RECORDS.LA GRIFFE, *traînant Frontin.***M**ARCHEZ, marchez.

FRONTIN.

Hé ! Messieurs, pardon ; je ne suis pas coupable.

LA GRIFFE.

Nous l'avons trouvé tapi dans un coin de la remise.

M O S Q U I T O.

Dam' ! Elle a bon nez , Mademoiselle Inès ; elle a deviné qu'il était là.

S C E N E V I I I.

D. LOUIS, FRONTIN, LA GRIFFE,
R E C O R D S.

F R O N T I N.

A H ! Seigneur , vous avez l'air d'un bon humain , faites que l'on me relâche ! Ayez pitié du plus pacifique & du plus innocent de tous les hommes.

D. L O U I S.

Un pareil drôle aurait tué mon neveu ! Cela n'est pas possible.

F R O N T I N.

Vous êtes connoisseur en physionomie , je le vois bien ; mais ces Messieurs veulent à toute force que ce soit moi qui aie tué un jeune homme que je n'ai jamais vu. Qu'ils me regardent bien. Est-ce que j'ai l'air d'un spadassin , moi qui de ma vie n'ai manié ni sabre , ni épée , ni autre arme quelconque , tant j'ai en horreur l'effusion du sang.

L A G R I F F E.

Il fait le chien couchant à cette heure ; mais c'est pour cacher son jeu. Que faisais-tu dans cette remise ?

FRONTIN.

Hélas ! c'est la peur & le hafard qui m'y avaient conduit.

D. LOUIS.

Peur de qui ?

FRONTIN.

De ces Messieurs.

D. LOUIS.

Que craignais tu ?

FRONTIN.

Ce qui m'est arrivé : d'être pris pour un autre.

D. LOUIS.

Explique-toi, Maraudeur, ou je te fais d'abord distribuer deux cents coups d'étrivière.

FRONTIN.

Que voulez-vous fçavoir ?

D. LOUIS.

La vérité. Tu ne te ferais pas caché dans cette maison, si tu n'étais pas complice de la mort de mon neveu. Parles. Tu es au fait. Réponds. — Qui es-tu ? D'où viens-tu ? A qui appartiens-tu ? Comment tout cela s'est-il passé ? Hé bien ? Pour te dénouer la langue, faut-il commencer par te tenir parole ?

FRONTIN.

Cette précaution est inutile. Je parlerai bien fans cela ; mais laissez-moi mettre de l'ordre dans mes idées. Vous me faites tant de questions à la fois, que de peur de mal parler, je ne fçais trop par où commencer mon récit.

D. LOUIS.

Par l'essentiel. Qui a tué mon neveu ?

FRONTIN.

C'est mon maître.

D. LOUIS.

Ton maître ?

FRONTIN.

Oui, je vous le jure. A la sortie du bal, ils ont pris dispute, je ne sçais trop sur quoi. Par respect, je me tenais éloigné du lieu du combat ; à peine avaient-ils croisé le fer, que j'ai vu courir mon maître, j'ai couru aussi ; votre porte s'est trouvée ouverte, je me suis réfugié chez vous, & vous sçavez le reste.

D. LOUIS, *aux Archers.*

Je réponds de ce drôle—Tâchez, vous autres, de vous assurer de la personne de son maître, & me le conduisez.

LA GRIFFE.

Allons, camarades, allons consommer l'ouvrage.

SCENE IX.

D. LOUIS, FRONTIN.

D. LOUIS.

JE les ai fait retirer pour être seul instruit de toute cette aventure ; mais songe que le moins qui puisse t'arriver, est d'être pendu, si tu ments d'un seul mot.

FRONTIN.

Je ferai véridique.

D. LOUIS.

Qui est ton maître ? Est-ce un Gentilhomme ?

FRONTIN.

Ah ! oui. Son père est un vrai Marquis , qui est noble même.

D. LOUIS.

A la bonne-heure. Tu ne ments pas , au moins ? Comment se nomme-t-il ?

FRONTIN.

Fontrose.

D. LOUIS.

Fontrose ! le fils du Marquis de Fontrose , Colonel au service de France.

FRONTIN.

Justement.

D. LOUIS.

Arrivé depuis peu à Madrid pour épouser la fille de Don Louis de Gormas ?

FRONTIN.

Oh ! vous le connaissez.

D. LOUIS.

Ah ! malheureux ! que m'as-tu dit ?

FRONTIN.

Son nom véritable.

D. LOUIS , *à lui-même.*

Si c'est le fils du Marquis de Fontrose , mon neveu n'a point été assassiné.

FRONTIN.

Cela est vrai.

D. LOUIS, *à part.*

Non. Je ne souffrirai pas que le fils de mon bienfaiteur soit livré entre les mains de la justice. Il faut que je le trouve. Où est-il ?

FRONTIN.

Je n'en sçais rien.

D. LOUIS.

Je vais le chercher moi-même. Si tu le vois avant moi, garde toi de lui dire mon nom.

FRONTIN.

Eh ! comment le lui dirais-je ! Je ne sçais pas encore chez qui j'ai l'honneur d'être.

D. LOUIS.

Tant mieux. Je te tiendrai sous la clef jusqu'après l'événement ; & si tu fais le moindre effort pour sortir, je te fais expirer sous le bâton.

FRONTIN.

Vous m'enchaînez par ces paroles.

D. LOUIS, *à lui même.*

C'est le seul moyen de concilier ce que je dois au sang & à la reconnoissance. Je vais chercher Fontrose, je me bats avec lui. Si j'ai le malheur de le tuer, mon neveu est vengé, je l'écrirai au Marquis, & il m'approuvera— Si je succombe, eh bien ! en cachant mon duel, je vais faire mes dispositions pour qu'on lui laisse ma fille, & la moitié de tous mes biens.

(*Il va prendre le flambeau qui est sur la table, & sort par la porte à droite des Spectateurs, & qu'il ferme sur lui.*)

SCENE X.

FRONTIN, *seul.*

IL emporte la lumière, il ferme la porte sur lui. Que vais-je devenir ? Cet homme-là n'a pas l'air d'entendre raison , & j'ai bien la mine de payer chèrement les sottises de mon maître. Mais qu'est-il devenu lui-même ? Comment l'instruire de ma triste situation ?

SCENE XI.

FONTROSE , FRONTIN.

FONTROSE , *sortant de derrière la cheminée ,
& avançant à très-petit pas , à demie voix.*

LA place est, je crois, libre. Je ne sçais si je me suis trompé ; mais il m'a semblé reconnaître la voix de Frontin. Serait-il ici ? L'aurait-on été chercher ?

FRONTIN *a témoigné sa peur pendant que
Fontrose parlait.*

Qu'entends-je ? Je ne suis pas seul. On avance.

—C'est fait de moi....Qui est là ?

FONTROSE , *toujours de loin.*

C'est lui. Frontin ? Frontin ?

FRONTIN.

On m'a nommé. Ah ! qui que vous soyez , ne me tuez pas.

FONTROSE *le touchant.*
Est-ce toi ?

FRONTIN *tombant.*
Ah ! je suis mort.

FONTROSE.
Rassures-toi. C'est moi.

FRONTIN.
Vous ! Bien vrai ?

FONTROSE.
Oui, c'est moi. Poltron !

FRONTIN.
A votre façon de me parler, je vous reconnais bien.

FONTROSE.
C'est fort heureux.

FRONTIN.
Mais vous êtes donc forcier ? Comment vous trouvez-vous ici ? D'où sortez-vous ?

FONTROSE.
De derrière la cheminée tournante de cet appartement.

FRONTIN.
Qui vous y a mis ?

FONTROSE.
Une femme charmante.

FRONTIN.
A la bonne heure. Je respire.

FONTROSE.
Qui t'a conduit ici ?

FRONTIN.
Les gens de la Justice, qui m'ont pris pour vous.

FONTROSE.
Avec qui étais tu là ?

FRONTIN.

Avec le maître de la maison.

FONTROSE.

Que te disait-il ?

FRONTIN.

Des choses fort désagréables. Il m'a lestement proposé deux cents coups d'étrivières, qu'il aurait, je crois, pris la peine de me distribuer lui-même & sur le champ, si je ne lui eusse pas avoué que c'est vous qui êtes l'auteur de la mort de son neveu.

FONTROSE.

Quoi ! misérable ! tu lui as dit mon nom ?

FRONTIN.

Le moyen de ne pas répondre à cette manière d'interroger ?

FONTROSE, *le prenant au collet.*

Tu mourras de ma main.

FRONTIN.

Il voulait m'affommer..... si je refusais de dire la vérité : & vous voulez me tuer pour l'avoir dite !

FONTROSE.

Rien ne te sauvera de ma vengeance.

FRONTIN.

Vous autres, Maîtres, vous voulez toujours avoir raison : vous ne vous mettez jamais à la place d'un pauvre domestique.

FONTROSE.

Malheureux ! fais-tu que c'est Don Louis de Gormas ?

FRONTIN.

Est-ce ma faute ?

F O N T R O S E .

Sais-tu que ton indiscretion me perd , & m'arrache à son aimable fille ?

F R O N T I N .

Pouvais-je deviner ? Mais la femme charmante qui vous a mis là saura bien vous tirer d'embarras & vous mettre en lieu de sûreté.

F O N T R O S E .

Eh ! que m'importe ? A présent que je suis connu pour l'auteur de la mort du neveu de Don Louis , puis-je prétendre à son alliance ?

F R O N T I N .

Il ne vous reste plus qu'un seul parti à prendre.

F O N T R O S E .

Et c'est ?

F R O N T I N .

De quitter ce pays-ci bien promptement , s'il est possible ; de retourner en France , & d'y attendre que l'affaire soit assoupie.

(*L'on entend du bruit sur l'escalier.*)

F O N T R O S E .

On vient. — Je rentre..... toi , restes-là.

F R O N T I N , *voulant suivre Fontrose.*

Ah ! par pitié , cachez-moi avec vous.

F O N T R O S E , *le repoussant.*

Non. Restes , te dis-je.

F R O N T I N , *le tenant.*

Ils me tueront , Monsieur.

F O N T R O S E .

Viens , poltron infâme. (*Il entre derrière la cheminée avec Frontin.*)

SCENE XII.

SCENE XII.

MOSQUITO, DEUX DOMESTIQUES *qui entrent un moment après lui.*

MOSQUITO, *portant sur son bras une robe, appelée gaule, à laquelle tient un mantelet. Il dépose le tout sur un fauteuil à sa gauche; il tient à sa main un bougeoir sur lequel est une lettre bien visible.*

MONSIEUR?..... Don Louis nous a dit de vous mettre à la porte, en vous donnant cette lettre. Prenez donc..... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis embarrassé? — Monsieur? — Laquais, ou ce qu'il vous plaira, où êtes-vous donc?

UN LAQUAIS, *à un autre chargé de paquets: il indique le cabinet à droite de la cheminée (pour les Spectateurs). Le Laquais y entre, & sort sur le champ.*

Mets tout cela dans le cabinet.

MOSQUITO.

Il disait, Don Louis, que je le trouverais dans cette chambre.

LE LAQUAIS.

Qui donc?

MOSQUITO.

Le Domestique de celui qui a tué Don Juan. Don Louis, qui a quelque chose de conséquence à dire au Maître, m'avait recommandé de donner la clef des champs à ce pauvre diable qu'il avait

D

renfermé ici, & de lui dire de porter cette lettre à son adresse. Où s'est-il donc fourré?

LE LAQUAIS, à l'autre Laquais.

Il n'y a personne dans ce cabinet?

2^e. LAQUAIS.

Non.

LE LAQUAIS.

Il se fera sauvé par la fenêtre.

MOSQUITO.

Et pouf! le v'là dans la rivière. Mais qu'il est donc bête, celui là! Et moi donc, vous autres, où est-ce que je vais coucher!

LE LAQUAIS.

Ici.

MOSQUITO.

Ici! Par terre donc? Est-ce qu'il n'y a pas non plus de lit dans le cabinet?

LE LAQUAIS.

Non.

MOSQUITO.

C'est joli, çà! Moi, qui tombe de sommeil & qui aime mes aises, comme si j'étais un maître, il faudra que je passe la nuit dans un fauteuil.

LE LAQUAIS.

Te voilà bien malade!

MOSQUITO.

Nous ne sommes plus que moi seul de ma famille. Il faut que je me ménage.

LES LAQUAIS, s'en allant.

Bonne nuit, Mosquito, bonne nuit.

(Ils ferment la porte.)

SCENE XIII.

MOSQUITO, *seul.*

BONNE nuit, Mosquito ! Comment est-ce que je vas m'arranger dans ce cabinet ? Pardine, on ne se gêne guère ici. Il n'a guère d'attention, Dom Louis ! On dirait que je suis un chien, & je suis pourtant une personne, moi.

(*Il entre dans le cabinet à gauche des Spectateurs.*)

SCENE XIV.

FONTROSE, FRONTIN : *ils sortent de la cheminée.*

FRONTIN.

ILS sont partis, je n'entends plus rien. Sortons, Monsieur, on étouffe là-dedans. La chaleur, les insectes, tout s'y réunit pour vous incommoder.

FONTROSE.

Je suis connu de Don Louis ; rien ne peut m'engager à rester plus long-temps en ce lieu.

FRONTIN.

Comment sortir ?

FONTROSE, *allant vers la porte d'entrée.*

La porte est de ce côté-ci : elle est fermée.

FRONTIN.

Tant mieux. Je préfère l'incommodité de ce

52 LA NUIT AUX AVENTURES,

séjour à la crainte de retomber entre les mains de ces grands escogrifs qui m'ont arrêté. (*Pendant ce temps il avance vers le fauteuil sur lequel Mosquito a mis la robe : il la touche. Ahi ! ahi !....*)

FONTROSE.

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur....

FONTROSE.

Quoi ?

FRONTIN.

Nous ne sommes pas seuls ici. On vient de me toucher.

FONTROSE.

Qui ?

FRONTIN.

Je ne fais.... Il est là.... Avancez.... il nous écoute.

FONTROSE.

Je ne trouve personne. (*Fontrose, en avançant, met la main sur la robe.*)

FRONTIN.

Ne le lâchez pas. Qu'il dise ce qu'il vient faire ici.

FONTROSE, lui jettant la robe au nez.

Tiens, poltron ; voilà ce qui t'effraye.

FRONTIN.

Ah ! mon Dieu !

FONTROSE.

N'as-tu pas honte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, quand on a peur.... ce n'est pas ma faute..... Je suis comme cela.

FONTROSE, *allant à la porte.*

Tu es fou. Cette porte est faible. Il est possible de l'ouvrir sans faire beaucoup de bruit.

FRONTIN.

Quoi! tout de bon? Vous voulez vous esquiver au risque d'être pris en sortant?

FONTROSE.

Demeure en ces lieux, puisque ta peur est si grande.

FRONTIN.

Ce ferait mille fois pis, si vous m'abandonniez.

FONTROSE.

Pends donc un parti.

FRONTIN.

Il me vient une idée excellente! — Je vais endosser cette robe, que le hasard semble m'offrir exprès. A la faveur de la nuit je pourrai passer pour une femme de la maison. Aidez-moi à m'habiller.

FONTROSE.

Allons.

FRONTIN, *s'habillant.*

Vous aurez l'air d'être mon écuyer : — Hem? Cela n'est il pas bien imaginé? Vivent les gens d'esprit! je n'ai plus qu'une crainte.

FONTROSE.

Laquelle?

FRONTIN.

C'est d'avoir trop bonne tournure en femme,
& qu'il ne prenne fantaisie à quelqu'un de ces
égrillards de me voir de trop près.

FONTROSE.

Si tu n'as pas d'autre sujet de crainte, je te
conseille de te rassurer.

FRONTIN.

Nous sommes perdus ! on ouvre la porte. Où
nous cacher ? Ah ! misérable ! c'est fait de moi.
(*Ils vont pour se cacher à la cheminée.*)

SCENE XV.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS.

INÈS, (*une lanterne sourde à la main.*)

ETES-VOUS-LA ?

FRONTIN, *revenant.*

C'est une femme : je me sens rassuré.

FONTROSE.

Approchez, Mademoiselle.

INÈS.

Il faut, Monsieur, quitter absolument cet asyle.

FRONTIN.

Ah ! nous ne demandons pas mieux.

INÈS.

Qui est cette Dame ?

FONTROSE.

C'est mon valet que l'on a arrêté sous la remise, dans l'endroit que vous aviez indiqué, & qui s'est ainsi travesti pour sortir de ce lieu.

FRONTIN.

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation d'avoir été houspillé par les gens de la Justice ?

INÈS.

Ah ! ne m'en voulez pas ! On n'a jamais deviné plus malheureusement, puisque votre capture a renversé tous nos projets. Laissons cela. Vous ignorez peut-être, Monsieur, que cet appartement vient d'être cédé à Don Lambinos, le père de celui que vous avez tué ?

FONTROSE.

Quel événement !

INÈS.

Qu'il est couché dans la chambre voisine ? que la moindre indiscretion peut vous perdre, en vous faisant tomber dans les mains de ce vieillard vindicatif ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur ! Décampons sans tarder davantage.

INÈS.

On fait votre nom ; votre signalement est donné, vous êtes configné à toutes les portes de la ville.

FRONTIN.

Miséricorde ! Je me vois déjà sous les verroux, & j'expire de terreur.

36 LA NUIT AUX AVENTURES ,

I N È S.

Mais j'ai trouvé un expédient pour sortir d'embarras.

F R O N T I N.

Je ressuscite.

I N È S.

Dona Eléonore , par mes conseils , vient d'engager son père à la laisser partir pour la campagne à la pointe du jour.

F R O N T I N.

J'entends , nous serons du voyage.

I N È S.

Il faut vous prêter à mon projet. Les gens de la Justice , persuadés que vous vous êtes réfugié dans cette maison , sont encore dans une salle basse. Je n'ai trouvé d'autre moyen que de les enivrer pour tromper leur vigilance.

F R O N T I N.

O femme ingénieuse & tutélaire !

I N È S.

Pendant qu'ils sont occupés à boire , vous pourrez aisément descendre. Vous trouverez , dans une petite cour au bas de l'escalier à main-gauche , plusieurs malles : il y en a deux qui sont vuides : ce sont celles de Don Juan. Après en avoir ôté ce qu'elles contenaient , je les ai disposées de manière qu'au moyen d'un simple crochet , vous pourrez les ouvrir & les fermer à volonté du dedans. Au moment du départ , je les ferai charger sur notre voiture , & , comme on ne fouille point nos équipages à la sortie de la ville , il vous sera aisé de vous dérober à la poursuite de vos ennemis.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , embrassez pour moi cet ange féminin qui nous sauve la vie !

SCENE XV.

FRONTIN , FONTROSE , INÈS ,
D. LAMBINOS.

D. LAMBINOS *dans le fonds , & sortant
du cabinet.*

J E ne dors point.

FRONTIN.

Voici quelqu'un.

D. LAMBINOS.

Qui est-là ?

FRONTIN.

Nous sommes pris.

INÈS *retourne sa lanterne ; on éteint la
bougie : (à Fontrose.)*

Ne dites rien. Je suis préparée à sa rencontre.
Il ne me connaît pas. Une scène à l'Espagnole
va nous tirer d'affaire.

D. LAMBINOS.

Répondez.

INÈS , *contrefaisant sa voix.*

Généreux inconnu , daignez secourir une infortunée que poursuit un époux injuste & barbare.

D. LAMBINOS.

Qu'exigez-vous ?

INÈS.

Daignez me remettre entre les mains de Dona Eléonore.

D. LAMBINOS.

Ma nièce ?

INÈS.

C'est mon amie. Je croyais être chez elle.

D. LAMBINOS.

Attendez.

INÈS.

Me refuseriez-vous ?

D. LAMBINOS.

Je vais chercher.....

INÈS.

Qui ! Juste Ciel ! Ah ! ne me trahissez pas ! Que Dona Eléonore soit seule instruite de ma démarche.

D. LAMBINOS.

N'ayez pas peur.

INÈS.

N'allez chercher personne.

D. LAMBINOS.

Non. Mais un flambeau.

SCENE XVII.

FRONTIN, ÉLÉONORE, INÈS.

FRONTIN.

QUELLE peur j'ai eu ?

INÈS.

Pendant qu'il va chercher un flambeau, rega-

gnez vite votre cachète. Voici la clef de cet appartement. Allez vous rendre où je vous ai dit.

SCENE XVIII.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS,
D. LAMBINOS *au fond.*

D. LOUIS.

VENEZ, Madame, (*Il offre la main à Frontin.*)
FRONTIN à Fontrose en déguisant sa voix.
Suivez-moi, mon écuyer.
(*Ils sortent par la porte d'entrée.*)

SCENE XIX.

INÈS, *seule.*

LA drôle d'aventure ! il est encore honnête, Dom Lambinos, de conduire à sa nièce l'amant qu'elle aime. Heureusement que le père est chez lui.

SCENE XX.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO, *regardant par la porte de son cabinet, & avançant à petit pas.*

MAIS qu'en fabat qu'on fait dans ces chambres ! il y a queuque esprit ou queuque voleur.

60 LA NUIT AUX AVENTURES,

Je m'en vas appeller du monde. J'ai une peur...
Ah ! mon Dieu ! en voilà un qui est là.

INÈS.

C'est Mosquito.

MOSQUITO.

C'est Mamzelle Inès. Queuque vous faites donc,
Mamzelle ?

INÈS.

Je suis venu.....

MOSQUITO.

Eh ! je vois bien que vous êtes venue.... Mais
qu'est-ce que vous cherchiez ? Avec qui parliez-
vous ?

INÈS, *à part.*

Nous aurait-il écoutés ? (*haut.*) Est-ce que tu
as entendu ?

MOSQUITO.

Oui. C'était comme un bruit sourd....

INÈS.

Tu n'as rien distingué ?

MOSQUITO.

Ils étaient une bande terrible. J'ai entendu
chuchoter ; & , quoique je n'y compris rien , il
me semblait qu'ils disaient , il faut tuer Mosquito.

INÈS, *à part.*

Faisons monter ici les gens de la justice.

MOSQUITO.

Queuque vous dites ?

INÈS.

Vas vite appeller les Alguazils pour qu'ils cher-
chent par tout.

MOSQUITO.

J'y vas & vite..... Ils me payeront la peur qu'ils m'ont faite.

SCENE XXI.

INÈS, *seule.*

ME voilà plus tranquile. Dom Lambinos ne revient pas, il aura passé chez son beau-frère, il les aura remis à la porte de l'appartement de Dona Eléonore. Farugo que j'ai mis dans mes intérêts, les aura fait descendre tout de suite dans la cour. Ils sont encaissés dans cet instant. Pour le coup nous sommes hors d'inquiétude, & ce n'est pas sans peine.

SCENE XXII.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO.

MAMZELLE, Mamzelle. Victoire! pour cette fois il est pris.

INÈS *effrayée.*

Il est pris. Comment?... Où?

MOSQUITO.

Vlà que j'allais là-bas pour appeller ces autres. J'entends du bruit dans la cour. Je mets la tête à la fenêtre de l'escalier, & je viens de voir qu'on

62 LA NUIT AUX AVENTURES,

les entraîne tous deux. Les Alguazils les mènent bon train. Ils leur disaient, marchez, marchez... Eux, ils marchaient & ne disaient rien. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis donc aise ! & vous, Mamzelle ?

INÉS.

Oh ! très-aise.

MOSQUITO.

Mais comme vous êtes donc contente d'un air triste !

INÉS, *en s'en allant.*

Ah ! ma pauvre maîtresse !

SCENE XXIII.

MOSQUITO, *seul.*

IL faudra qu'ils disent ce qu'ils ont fait de Don Juan.... Ah ! s'il n'était pas tué ! Mosquito donnerait tout ce qu'il possède.... Tout.... Ses gages.... Son sang même, pour le plaisir de revoir encore ce pauvre maître qu'il aimait tant.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

Le Théâtre représente une Prison , avec un fond percé ; deux Cabinets à l'avant-dernière coulisse , vis-à-vis l'un de l'autre ; une table du côté du Roi avec deux chaises. Il fait nuit jusqu'à l'arrivée du Corrégidor.

SCENE PREMIÈRE.

LE GEOLIER , DEUX PORTEFAIX , UN
GARÇON DE GEOLIER (*Fontrose & Frontin*
dans les malles.)

(*Les deux Portefaix sont auprès des deux malles ; le Garçon au fond ; le Geolier sur l'avant-scène.*)

1^{er}. PORTEFAIX.

MAITRE Jacques , est-ce vous qui payez le port de ces deux malles que nous venons de déposer ici ?

LE GÉOLIER.

Non. Je ne paye rien. Le Gentilhomme à qui elles appartiennent te satisfera. D'ailleurs , attends qu'elles soient visitées. Va l'attendre dehors.
(*Les Portefaix se retirent par le fonds.*)

SCENE II.

LE GEOLIER, *seul.*

GARÇON ? Préparez le petit cabinet à côté. Il nous arrive un prisonnier d'importance. Des draps au petit lit. Comme il a de l'argent, selon toutes les apparences, vous mettrez un matelas de plus & de la paille fraîche pour son domestique. S'ils veulent s'amuser dans cette salle, ils l'éclaireront à leurs frais. — Que l'on me cache du vin commun, & que l'on m'en fasse du Madère.

SCENE III.

LE GEOLIER, D. JUAN, FABIO *arrivans
du fond du Théâtre.*

LE GEOLIER.

SOYEZ les bien-venus.

FABIO.

Les mal-venus plutôt. Ah ! Seigneur Don Juan, quelle triste aventure !

LE GEOLIER.

Rien ne vous manquera ici.

FABIO.

Oh ! rien du tout. Hors la liberté qui est l'essentiel.

LE

LE GEOLIER.

La liberté ? Vous l'aurez. Vous pourrez vous promener dans cette salle tant qu'il vous plaira.

FABIO.

Le joli réduit ! il y fait noir comme dans un four.

LE GEOLIER.

Avec des bougies, on y voit clair comme dans la rue.

FABIO.

Qu'il est malin ! je n'aime que la clarté du soleil.

LE GEOLIER.

Hé bien ! passez dans ce cabinet à droite, ou dans cet autre à gauche. Il y a une belle fenêtre proprement grillée, qui donne sur les cours de la prison.

FABIO.

Belle perspective !

SCÈNE IV.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX.

*FABIO arrivant du fond.**LE PORTEFAIX à Fabio.*

C'EST moi qui ai porté vos bagages, notre bourgeois, quelque chose pour boire à votre santé.

FABIO.

Ce n'est pas moi qui suis le maître. Je ne suis que le valet.

E

LE PORTEFAIX.

Excusez. Quand on n'y voit goutte, un grand Seigneur & un valet se ressembtent.

D. JUAN *lui donnant de l'argent.*

Tenez, l'ami. (*Le portefaix sort.*)

SCENE V.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX,

(*Fontrose & Frontin dans les malles.*)

LE GEOLIER.

JE suis enchanté d'avoir chez moi un homme de votre mérite. Depuis dix ans, je n'ai écroué sur mes registres que de la canaille qui sort d'ici pour se faire pendre. Vive un Gentilhomme! Il ne vous dit adieu que pour aller se faire trancher la tête. C'est plus noble, & l'on ne rougit pas de dire que l'on a bu avec son prisonnier.

FABIO.

Mais vous êtes consolant dans vos réflexions.

D. JUAN.

Laissez-nous. J'ai besoin de repos.

LE GEOLIER.

Vous trouverez un bon lit dans ce cabinet à droite, & de la paille fraîche pour Monsieur. (*Fabio fait un mouvement de douleur.*) Vous êtes peut-être altérés? Je vais vous porter une bouteille de Madère, vous m'en direz des nouvelles,

ça vous remettra les sens. (*Il va à Fabio, à qui il donne une tappe sur l'épaule.*) Adieu, camarade; point de mélancolie, on est ici mieux que chez soi; l'on n'y craint ni le soleil, ni la pluie, ni le mauvais tems, ni les voleurs, ni les importuns.

SCÈNE VI.

D. JUAN, FABIO, FONTROSE & FRONTIN
dans les malles.

D. JUAN.

CONÇOIS-TU quelque chose à cet événement ? Inconnu à tous les archers, il faut que l'on m'ait suivi. Mais me voir arrêter à la porte de mon oncle !

FABIO.

Il est tout naturel qu'on soit venu nous guetter-là. Comme ils sont malhonnêtes, ces Messieurs de la Justice ! ils ne voulaient pas emmener nos malles avec nous. Il a fallu leur en remettre les clefs. Mais je veux être là, quand on en fera la visite.

D. JUAN.

C'est Laure qui est l'unique cause de mon malheur.

FABIO.

Prenez-vous-en plutôt à votre caractère bouillant & jaloux, qui ne vous permet jamais de distinguer le vrai du faux. Vous croyez tout ce que

vous craignez, & je gagerais que ce Cavalier, que vous avez si légèrement insulté, ne songeait ni à elle, ni à vous.

D. JUAN.

J'ai tort, j'en conviens. J'ai trop écouté un premier mouvement de jalousie. J'ai attaqué un homme qui ne pouvait peut-être pas à m'offenser : il s'est défendu, le hasard malheureusement m'a été favorable : mais rien ne m'engagera à déguiser mes torts. Je ne songe point à conserver une vie qui m'est devenue odieuse, après les procédés de la perfide Laure.

FABIO.

Cela est bon à dire dans la douleur ; mais votre cousine fût-elle coupable, on peut oublier les torts d'une infidèle, & trouver encore du plaisir à vivre. Bataillez pour sortir d'ici. Dites que le défunt était l'agresseur : il est des cas où un mensonge est utile, & où la vérité la plus vraie ne vaut absolument rien. Quand on vous couperait le cou, cela ne ressusciterait pas votre ennemi.

D. JUAN.

Laisse-moi. J'ai la vie en horreur.

FABIO.

C'est ce séjour ténébreux, qui vous entretient dans vos sombres idées. Donnez-moi la main. Venez au cabinet : je pense qu'il est moins triste que ceci.

(Ils entrent dans le cabinet du côté du Roi.)



S C E N E V I I.

F R O N T I N , F O N T R O S E.

F R O N T I N , *soulevant le couvercle de la malle où il est enfermée. Il regarde de tous côtés , & frappe sur la malle dans laquelle est enfermé Fontrose. (à demi-voix.)*

JE n'entends plus rien. Comme il fait noir ici ! Cependant le soleil doit être levé. Où diable nous a-t-on mis ? Monsieur !..... Monsieur....

F O N T R O S E : *Il lève le couvercle de sa malle , qui est en face de celle de Frontin. Ils sont tous les deux à moitié hors des malles & se regardent avant de parler. Ils sortent ensuite. Frontin est sans chapeau.*

C'est toi , Frontin ?

F R O N T I N.

Oui . Monsieur. J'attendais que l'on nous dît de sortir ; mais , quand j'ai entendu que je n'entendais plus rien , j'ai levé la tête , & j'ai vu que je ne voyais plus rien non plus.

F O N T R O S E.

On viendra bientôt nous prendre.

F R O N T I N.

Ceux qui nous ont transportés n'étaient , sans doute , pas dans le secret.

E 3

F O N T R O S E.

Non , selon les apparences.

F R O N T I N.

Ils m'ont jeté là avec une brutalité sans exemple.

F O N T R O S E.

Ils n'en ont pas mieux usé avec moi.

F R O N T I N.

J'ai les côtes toutes froissées , & n'était que la peur était plus forte que la douleur , j'aurais crié comme un diable. Avez-vous reconnu les voix de ceux qui parlaient ? Je n'ai pu distinguer un mot.

F O N T R O S E.

Ni moi non plus. C'étaient sans doute des valets qui causaient tranquillement , tandis que nous étions au supplice.

F R O N T I N.

On est fort mal à son aise là-dedans ; mais nous ferons bien plus mal encore , si l'on nous met derrière une voiture. Nous n'échapperons pas un cahot.

F O N T R O S E.

Aimerais-tu mieux tomber dans les mains de la Justice ?

F R O N T I N.

Non , de par tous les diables ; & , dans la crainte que j'en ai , je voyagerais sur des pointes de fer , sans jeter un seul cri.

F O N T R O S E.

Où sommes-nous cependant ?

FRONTIN.

Dans quelque cave , dans quelque remise. L'endroit a l'air assez vaste , mais le jour y pénètre à peine. Nous serions jolis garçons , si l'on nous laissait ici. On devrait au moins nous envoyer à manger : je meurs de faim , & ma soif est si grande , que je boirais , je crois , de l'eau.

FONTROSE.

Tu ne songes qu'à boire & à manger.

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , c'est qu'on ne vit pas sans cela. Notre corps est une pendule dont la cuisine remonte les ressorts , & faute de nourriture , la machine se détraque bientôt. Pour vous , l'amour vous nourrit. Il n'en est pas de même de moi , & la peur & la fatigue ne m'ôtent pas l'appétit.

SCENE VIII.

FONTROSE, LE GEOLIER, FRONTIN.

LE GEOLIER, *une bouteille à la main & deux verres.*

ETES-VOUS encore là ?

FRONTIN.

Eh ! oui , de par tous les diables.

LE GEOLIER.

Apparemment que vous vous y plaisez :

FRONTIN.

Ho! beaucoup.

LE GEOLIER.

Eh bien! restez-y.

FRONTIN.

Non pas, s'il vous plaît!

LE GEOLIER.

Je vous avais dit de passer au cabinet à côté.

FRONTIN.

Je ne l'ai pas entendu.

LE GEOLIER.

Vous étiez donc sourd?

FRONTIN.

Ne croyez-vous pas qu'on entend quand on est enfermé la-dedans?

LE GEOLIER.

Vous êtes le premier qui vous en foyez plaint.

FRONTIN.

Demandez à Monsieur s'il a pu distinguer un mot?

FONTROSE.

Que je meure si j'ai rien compris à ce que vous disiez.

LE GEOLIER.

Je parle clair & assez haut ordinairement, mais ces Messieurs veulent plaisanter.

FRONTIN.

Que le diable emporte qui y songe.

LE GEOLIER.

A la bonne heure, voilà une bouteille d'excellent vin de Madère. N'entendez-vous?

FRONTIN, *prenant un verre.*

Très-distinctement. — Allons, rasade. — J'en avais besoin.

LE GEOLIER, *à Fontrose.*

Et vous, Monsieur?

FRONTIN.

Lui ! C'est un amoureux ! Il n'a ni faim ni soif. L'amour l'alimente, le désaltère, le console de tout. Pour moi, pauvre hère, qui n'aime personne & qui ne suis aimé que de moi, je sens vivement les misères humaines, & je tâche de les supporter en les adoucissant.

LE GEOLIER.

Vous avez raison. Il faut prendre le temps comme il vient. Après tout, autant vaut-il mourir d'une manière que de l'autre. Qu'on finisse ses jours dans un lit ou autrement, c'est toujours finir, & puis ne peut-on pas mourir de mort subite ?

FRONTIN.

Dieu merci, je n'y suis pas sujet. Mais quelle diable de conversation avez-vous là ? Vous êtes récréatif ! Buons un coup, cela vaudra mieux.

LE GEOLIER.

Soit. Moi, j'ai cru que vous en étiez sur ce chapitre. Je fais comme on veut. Pleure-t-on ? Je pleure. Rit-on ? Je ris. Boit-on ? Je bois. Tous mes pensionnaires se louent de moi, & il n'en est sorti aucun d'ici qui ne m'ait quitté les larmes aux yeux.

FONTROSE.

Ah ! ah ! vos pensionnaires ! Vous tenez donc auberge ?

LE GEOLIER.

Je me mêle un peu de tout pour gagner ma vie.

FRONTIN.

J'entends : vous êtes commode.

LE GEOLIER.

Commode ! mais je n'incommode personne autant que je le peux.

FRONTIN.

Ecoutez : Vous savez notre aventure ?

LE GEOLIER.

A peu-près. C'est pour un homme tué.

FRONTIN.

Oui. Serons-nous long-temps ici ?

LE GEOLIER.

C'est selon. J'en ai connu qui y ont resté un an ; d'autres , six semaines ; d'autres au bout de trois jours en étaient quittes.

FRONTIN.

Qu'est-ce que vous barbouillez ? Un an , six semaines , trois jours ?

LE GEOLIER.

Est-ce que vous êtes sourd encore une fois ?

FRONTIN.

Non pas ; mais je vous crois ivre.

LE GEOLIER.

Oh ! pas encore , mais le jour ne fait que de commencer.

FRONTIN.

Il y a de l'espérance. Mais , qui êtes-vous !

LE GEOLIER.

Est-ce que vous l'avez oublié ?

FRONTIN.

Est-ce que vous me l'avez dit ?

LE GEOLIER.

Si je ne vous l'ai pas dit, vous eussiez pu le deviner.

FONTROSE.

Que signifient donc tous ces propos ? Dès que vous êtes au fait de mon aventure, vous l'êtes aussi des projets qu'on a sur moi. L'on ne m'a pas transporté ici, pour m'y laisser éternellement. Quand viendra-t-on m'en retirer ?

LE GEOLIER.

Cela dépend de ces Messieurs.

FONTROSE.

De quels Messieurs ? Cet homme extravague.

LE GEOLIER.

Est-ce que la peur de la Justice vous fait déraisonner !

FONTROSE.

La Justice ? Est-ce que je la crains ! Ne suis-je pas en sûreté ?

LE GEOLIER.

Oh ! je vous en réponds.

FONTROSE.

Ne vous amusez pas plus longtemps de mon embarras, & daignez me dire qui vous êtes ?

LE GEOLIER.

Je m'appelle Jacques Verroux, & je suis le Concierge du Château.

FONTROSE.

Quel Château ?

LE GEOLIER.

Eh ! parbleu ! je suis le Geolier de la Prison ,
s'il faut parler catégoriquement.

FONTROSE.

Est-ce que nous sommes en prison ?

LE GEOLIER.

Belle demande ! Où croyez-vous donc être !

FRONTIN *allant s'asseoir sur les malles.*

Ah ! Malheureux !

LE GEOLIER.

Ne pensez plus à cela. Il faut prendre son parti.
Un verre de vin là-dessus ?

FRONTIN.

Je n'ai plus soif.

LE GEOLIER.

Hé bien ! à votre santé.

FONTROSE.

C'est une perfidie atroce ; mais je m'en vengerai. (*Au Geolier :*) Misérable ! crains de devenir la première victime de ma juste fureur.

LE GEOLIER.

Doucement. Apaisez - vous , jeune-homme ; car , si vous alliez continuer sur ce ton , je ne pourrais me dispenser de vous mettre au cachot les fers aux pieds & aux mains. Adieu : nous nous reverrons quand vous serez plus sage.

SCÈNE IX.

FRONTIN, FONTROSE.

FONTROSE.

F FRONTIN!

FRONTIN.

Monsieur!

FONTROSE.

Hé bien?

FRONTIN.

Nous sommes joués, Monsieur.

FONTROSE.

Femmes perfides!

FRONTIN.

Femmes cent mille fois perfides! jurons, cela
soulage pour le moment.

FONTROSE.

Qui s'y serait attendu?

FRONTIN.

L'on ne pouvait pas nous ménager de surprise
plus désagréable. Nous voilà donc entre les grif-
fes de la Justice. Ah! Monsieur, cela finira mal.

FONTROSE.

Que crains-tu? Ton innocence doit te rassurer,
tu n'es pas coupable de ma faute, & la loi.....

FRONTIN.

La loi!..... Vous verrez que je serai pendu pour
arranger l'affaire.

F O N T R O S E.

Je ne souffrirai pas que tu sois la victime d'un événement qui ne doit retomber que sur moi. Je dirai la vérité.

F R O N T I N.

Je vous en prie. Je ferais inconsolable, si j'étais puni comme complice. — Où allez-vous donc ?

F O N T R O S E.

L'obscurité de ce séjour ajoute à mes ennuis. Je vois un rayon de lumière, & je vais chercher un réduit moins désagréable. (*Il va dans le cabinet de côté de la Reine.*)

S C E N E X.

F R O N T I N , F A B I O *sortant du cabinet du côté du Roi.*

F R O N T I N.

JE vous suis.

F A B I O.

Mon maître dort, il est bienheureux.

F R O N T I N.

Hein ? Que dites-vous ?

F A B I O.

Qui va là.

F R O N T I N.

Oh ! c'est un compagnon d'infortune, sans doute.

F A B I O.

Qui est-là ?

FRONTIN.

Quelqu'un qui voudrait bien n'y pas être.

FABIO.

Oh ! je vous crois. Je vous en livre autant. J'y suis sans le vouloir.

FRONTIN.

Et moi, sans le sçavoir. On m'y a mis *inco-*
gnitò.

FABIO.

Nous différons en cela. J'y ai été conduit pu-
bliquement.

FRONTIN.

Je crains bien d'en sortir comme vous y êtes
entré.

FABIO.

Ce n'est pas la honte dont j'ai peur, mais de la
chose.

FRONTIN.

La Justice a une si mauvaise façon d'envisager
les affaires.

FABIO.

Oui. Quand on n'est, sur-tout, qu'un pauvre
diable.

FRONTIN.

Un maître s'en tire toujours.

FABIO.

Le Valet paye pour lui.

FRONTIN.

Il tue un homme, vous vous trouvez-là.....

FABIO.

Et vous êtes condamné comme complice.

FRONTIN.

C'est bien malheureux !

30 LA NUIT AUX AVENTURES;

F A B I O.

Voilà pourtant ce qui m'arrive.

F O N T I N.

Que dites-vous? C'est aussi mon histoire mot pour mot.

F A B I O.

Quelle triste conformité!

F R O N T I N.

Ah! que n'ai-je servi un maître poltron comme.. un Abbé!

F A B I O.

Poltron! il ne m'a servi de rien de l'avoir été toute ma vie.

F R O N T I N.

Je ne suis ici que d'à présent, & je m'y ennuie comme si j'y étois depuis cent ans.

F A B I O.

On ne nous y laissera pas vieillir, c'est ce qui m'afflige.

F R O N T I N.

Si l'on en étoit quitte pour une centaine de coups de bâton!

F A B I O.

On y est fait, on les supporterait sans peine.

F R O N T I N.

Je n'aurai pas tant de bonheur que de les recevoir, & d'être mis à la porte.



SCENE XI.

SCENE XI.

LE GEOLIER, INÈS, UN GARÇON du Geolier,
FRONTIN, FABIO.

LE GEOLIER à Inès.

LES voilà tous deux encore à la même place.

INÈS, *de loin & à demie voix.*

Je viens vous délivrer. Est-ce vous, Monsieur :

FRONTIN, *contrefaisant sa voix, & se couvrant avec le chapeau de Fabio qu'il lui ôte de dessus la tête.*

Oui, c'est moi. (*à part à Fabio.*) Chut ! profitons de la méprise.

INÈS, *idem.*

Et votre Valet aussi ?

FABIO, *bas à Frontin.*

J'en suis, je me tairai.

LE GEOLIER.

Ne dites rien.

FABIO, *idem.*

Nous n'avons garde.

LE GEOLIER, à Inès.

Passiez la première, Mademoiselle, sortez seule.
Mon valet va les conduire par une porte secrète,
à la voiture qui les attend.

(*Frontin sort avec Fabio qui le suit pas à pas, & le tenant par la basque de l'habit.*)

F

S C E N E X I I.

LE GEOLIER, *seul.*

LES voilà partis. Fort bien ! ce que j'ai de mieux à faire est de déloger sans trompette avec l'argent qu'on m'a donné pour les mettre en liberté — J'entends du bruit. O Ciel ! c'est le Corrégidor qui vient pour interroger les prisonniers. — Ah ! je suis perdu ! essayons de le gagner avec l'argent que j'ai reçu.

S C E N E X I I I.

Il fait jour.

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR,
LA GRIFFE, GARDES, & DEUX HOMMES
avec des flambeaux : UN GREFFIER à la table.

LE CORRÉGIDOR.

ENTREZ avec vos flambeaux. Gardes, restez à cette porte. Vu la qualité du délinquant, nous lui ferons la courtoisie de l'interroger dans cette salle même.

LE GEOLIER, *bas au Corregidor.*

Seigneur Corrégidor, pourrai-je vous dire un mot en particulier ?

LE CORRÉGIDOR.

Parlez haut, maître Verroux.

LE GEOLIER.

Le cas exige que je parle bas.

LE CORREGIDOR, *sans faire semblant de l'entendre.*

Faites comparaître le prisonnier.

LE GEOLIER, *plus bas encore.*

Ecoutez-moi. Voilà une bourse pleine d'or.

LE CORREGIDOR, *le regardant d'un air indigné.*

Hem ?

LE GEOLIER *tremblant.*

J'ai laissé échapper mon prisonnier, tâchez de me tirer de là.

LE CORREGIDOR, *(très-haut.)*

Ah ! ah ! j'en suis charmé. Qu'on empêche le Géolier de sortir. Je l'écroue jusqu'à ce qu'il m'ait représenté le coupable.

LE GEOLIER *se désolant, longant le Théâtre par devant la porte du cabinet où est Fontrose, & venant se placer à la gauche du Corregidor.*

Seigneur Cavalier ! Seigneur Cavalier, où êtes-vous ?



SCENE XIV.

FONTROSE, LE CORRÉGIDOR, LE
GEOLIER, LA GRIFFE *au fond*, LE
GREFFIER.

FONTROSE.

ME voilà. Que me veut-on ?

LE GEOLIER.

Miséricorde ! d'où sort-il ?

LE CORRÉGIDOR, *au Geolier*,
Que disiez-vous donc ?

LE GEOLIER.

C'était une plaisanterie que je faisais.

LE CORRÉGIDOR.

Elle était déplacée. (*A Fontrose.*) Monsieur ,
vous êtes accusé d'avoir tué un homme. Qu'avez-
vous à répondre ?

FONTROSE.

La vérité. Un inconnu m'attaque , je me dé-
fends , il succombe. Punir un insolent agresseur ,
ce n'est point aller contre les loix du Prince (1).

LE CORRÉGIDOR.

Mais on ne trouve point le mort. Des témoins

(1) Pendant cette Scène le Geolier passe du côté des
malles , qu'il recule , pour pouvoir donner plus d'espace à
la Scène.

assurent que vous vous êtes défait de votre ennemi en l'assassinant.

FONTROSE.

Corrégidor, un homme de votre état ne doit point faire de supposition. Pourquoi vouloir ajouter à l'horreur de mon sort ? N'en ai-je pas assez du malheur qui m'accable ? Je suis opprimé, innocent, sans secours ; l'humanité vous ordonne de me plaindre, de me protéger même jusqu'à ce que vous ayez des preuves irrévocables pour me traiter en criminel.

LE CORRÉGIDOR.

Répondez à mes questions.

FONTROSE.

Je dédaigne d'y répondre, elles sont infidieuses. Vous abusez de la fonction la plus honorable ; mais songez qu'il est mille fois plus doux pour une âme honnête d'avoir sauvé même un coupable, que d'avoir à se reprocher d'avoir perdu un innocent.

(Il rentre.)

SCÈNE XV.

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR,
LA GRIFFE, GARDES.

LE CORRÉGIDOR.

CE jeune homme-là machonne tous ses mots ; on ne distingue rien. Que l'on me fasse venir son domestique.

LE GEOLIER, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable ! pour celui-là , il est dehors , j'en suis bien sûr.

LE CORREGIDOR.

"Hé bien ! maître Jacques Verroux , êtes-vous sourd ?

LE GEOLIER, *bas.*

Comment me tirer de-là ?

LE CORREGIDOR.

La Griffé ? Voyez si le domestique veut bien se donner la peine de comparaître aussi.

LA GRIFFE.

Il est là dans le cabinet où il dort tranquillement.

LE GEOLIER, *à part.*

Que dit-il ?

LE CORREGIDOR.

Eveillez-le , & amenez-le moi.

LE GEOLIER, *à part.*

Je n'y conçois rien. Ils étaient donc doubles.

SCENE XVI.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR
à la table.

LA GRIFFE, *tirant Don Juan du cabinet.*

ALLONS , marchez , marchez.

D. JUAN.

Que signifie cette violence ?

LA GRIFFE.

Tu fais le raisonneur , je crois.

D. JUAN, *lui donnant un soufflet.*
Tiens, drôle, voilà pour t'apprendre....

LA GRIFFE

Un soufflet ! tant mieux ! vous avez entendu ,
Seigneur Corregidor. Heureusement qu'il me l'a
donné devant témoins.

LE CORREGIDOR.

Un Valet ! quelle hardiesse ! comment , Mon-
sieur l'insolent , vous osez maltraiter un membre
de la Justice ? Ah ! ah ! cela rendra votre affaire
bien meilleure !

D. JUAN.

Il m'a manqué, je l'ai puni.

LE CORREGIDOR.

Vous sçavez, mon ami, pourquoi vous êtes ici ?

D. JUAN.

Je vois ce que vous exigez. Un aveu ? Le voici.
C'est moi qui suis l'agresseur.

LE CORREGIDOR, *au Greffier.*

Ecrivez, écrivez ; admirable ! ils l'ont assassiné.

D. JUAN.

Que dites-vous ? Je l'ai tué, j'en conviens,
mais en brave.

LE CORREGIDOR.

Oui, deux contre un.

D. JUAN.

Qui dit cela.

LE CORREGIDOR.

On a l'aveu de ton complice.

D. JUAN.

Je n'en ai point.

LE CORRÉGIDOR.

Tu ne le sauveras pas. Et tu donnes des soufflets? Tu verras, tu verras.

D. JUAN.

Vous n'êtes point ici pour m'outrager. Je suis prisonnier, il est vrai; mais vous pourriez vous repentir de vos mauvais procédés.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! bien, oui! Procédés? On s'en pique bien avec un homme comme toi. On va te confronter avec ton maître. Qu'il paraisse. (*La Griffé va chercher Fontrose.*)

D. JUAN.

Mon maître?

LE CORRÉGIDOR.

Tu verras si l'on badine avec la Justice

SCENE XVII.

LE GEOLIER, FONTROSE, D. JUAN,
LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, &c.

FONTROSE.

QUE me voulez-vous encore?

LE CORRÉGIDOR.

Répondez, mais répondez juste. Reconnaissez-vous ce garçon pour être à vous?

FONTROSE.

Je ne sçais ce que vous voulez dire.

LE CORRÉGIDOR, à D. Juan.

Est-ce que ce n'est pas là ton maître?

D. JUAN.

Quel galimathias me faites-vous ?

LE CORRÉGIDOR.

Galimathias ! un Corrégidor ! toujours de mieux en mieux.... Ecrivez, Greffier, écrivez... écrivez, écrivez.

SCENE XVIII.

LE GEOLIER, FONTROSE, MOSQUITO,
D. JUAN, LE CORRÉGIDOR, LES GARDES.

MOSQUITO, *accourant.*

ME vlà, me vlà, & Don Louis aussi, & Don Lambinos encore. Où ce qu'il est, Don Juan ? Le voilà. Que je suis donc aise !

FONTROSE.

Vous seriez Don Juan, fils de Don Lambinos ?

MOSQUITO, *entre les deux.*

Oui, Monsieur, c'est lui même, & moi, je suis Mosquito.

FONTROSE.

Je suis l'inconnu avec qui vous avez eu querelle.

MOSQUITO.

Ah çà ! mais je dis... Il ne faut pas recommencer, parce que je suis là, & je défendrais mon maître !

D. JUAN.

Pardonnez-moi l'insulte que je vous ai faite.

FONTROSE.

Le plaisir de vous voir vivant me fait tout oublier.
(*Ils s'embrassent.*)

M O S Q U I T O.

Ah ! bon cela.

LE CORRÉGIDOR.

Supposition de part & d'autre. Ils s'entendent ensemble. On a reçu la plainte du père du défunt. On ne fera pas la dupe d'un si grossier artifice.

M O S Q U I T O, *très-vîte.*

N'y a pas d'artifice à ça. Voilà comme ça s'est fait, Monsieur, Fabio & saute sont revenus. Voilà comme quoi l'on a su que les morts se portaient bien. Voilà que nos Demoiselles en pleurent de joye, Don Louis aussi, les Domestiques aussi, & moi tout de même. Ils viennent tous ensemble pour vous sortir d'ici; moi, j'ai pris ma course pour vous voir le premier, & je vois que c'est bien vrai ce qu'ils disaient, & j'en ai tant, tant.... tant de plaisir, que ça me tient là, que j'en étouffe— Ah ! not' bon maître, que je suis donc content !

D. J U A N.

Mon pauvre Mosquito !

S C E N E X I X.

LE GEOLIER, D. ÉLÉONORE, FONTROSE,
D. LOUIS, D. LAMBINOS, D. JUAN,
MOSQUITO, INÈS, LE CORRÉGIDOR;
FRONTIN & FABIO *derrière.*

L E M O S Q U I T O.
E voilà, Don Juan.

D. L O U I S.

Où est-il ? Où est-il ? Ils ne m'ont pas trompé.

(*A D. Lambinos.*) Avancez , avancez , voilà votre fils.

D. L A M B I N O S.

Comment , c'est toi ? Quelle énigme ?

D. L O U I S.

Et laissez - là l'énigme. Il vit , voilà l'essentiel. Vous avez le plaisir de le revoir , laissez-là votre gravité Espagnole , & cédez aux mouvemens de la nature. Embrassez-le. (*à D. Juan.*) A ça ! sois sage à l'avenir. Laure sera ta femme , & plus de jalousie.

D. J U A N.

Jamais , mon cher oncle , jamais.

M O S Q U I T O.

Je l'ai embrassé le premier , moi.

D. L O U I S , *à Fontrose.*

Jeune homme , j'avais éré à la Cour solliciter votre grace en déclarant que mon neveu était le seul agresseur ; mais , comme il fallait que sa mort fût vengée , j'allais venir ici vous en demander raison.

D. L A M B I N O S.

Quelle tête !

D. L O U I S.

Un peu chaude ; mais le cœur excellent ; & , pour preuve , je donne ma fille & la moitié de tous mes biens à ce brave Gentilhomme.

LE C O R R E G I D O R , *passant au milieu.*

Messieurs , tout cela est bel & bon ; mais ce qui est écrit est écrit. Ces deux Messieurs conviennent d'avoir tué un homme , il faut que justice se fasse.

F R O N T I N.

Au diable soit l'original !

M O S Q U I T O.

S'il y a queuquez'un de tué, c'est moi qui suis mort. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

D. L O U I S.

Justice, & de qui ? Puisque les voilà tous deux.

L E C O R R E G I D O R.

Allons, allons, Messieurs, pour vous obliger, j'assoupirai l'affaire.

L A G R I F F E, *s'avancant.*

Et mon soufflet.

L E C O R R E G I D O R.

Paix, la Griffe. C'est un homme comme il faut ; vous ne devez pas y regarder de si près. Messieurs, je vous salue. (*Il sort avec la Griffe & les Gardes.*)

S C E N E X X & dernière.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE CORRÉGIDOR
& LES GARDES.

D. L O U I S.

IL fort. Faisons-en de même. Ce lieu-ci, malgré qu'on en ait, inspire la tristesse. Tout est d'accord ; allons chez moi. Vîte un Notaire, des violons, des danseurs, & célébrons les nêces & le bonheur de nos deux morts vivans.

F I N.

Lu & approuvé, le 18 Avril 1787. SUARD.

*Vu l'approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 19
Avril 1787.* DE CROSNE.

PQ
1931
D8N8

Dumaniant, Antoine Jean Bourlin
La nuit aux aventures

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
